

Ivan de Villeneuve Sofia Tahar Jean-François Brouillard Tamara Frunza Debora Tillemans

# **MONDES SOUTERRAINS**

Cayetana Carrión
Emeline Roelandt
Marc Labeeu
Isabelle De Vriendt
Cindy Emmanuelle Jadot

Recueil de textes de 10 auteurs



Droits d'utilisation:

Mondes souterrains du Collectif des Allumés de la Plume
est produit par ScriptaLinea et mis à disposition
selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 Belgique:
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[ texte complet sur: http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/ ]

ScriptaLinea, 2014.

#### www.scriptalinea.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles Edit. resp.: Isabelle De Vriendt Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B - 1190 Bruxelles (Belgique)

> Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via:

> > www.collectifsdecrits.org



# ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

Cette compilation de textes a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), anglais (Writing Collectives), néerlandais (Schrijversgemeenschappen)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt Présidente de l'AISBL ScriptaLinea



### Quelques mots sur le Collectif des Allumés de la Plume

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né à Bruxelles un soir de neige et d'hiver en 2012 et a publié deux recueils de textes: *Courts-circuits* et *La ville s'en-visage*.

Cette troisième édition du CAP rassemble 11 bâtisseurs du réel et de l'imaginaire qui ont construit et partagé leurs univers pour aboutir aux créations compilées dans ce recueil.

Les lieux qui ont accueilli le CAP sont brièvement présentés en fin de publication.

Le 12 octobre 2014, le CAP a invité le public de la Fureur de lire et de la bibliothèque de l'Albertine dans un palais caché de Bruxelles, le Coudenberg, pour y présenter ses *Mondes souterrains*.

Jean-François Brouillard, Cayetana Carrión, Ivan de Villeneuve, Isabelle De Vriendt, Tamara Frunza, Cindy Emmanuelle Jadot, Marc Labeeu, Amaya Mansito, Emeline Roelandt, Sofia Tahar et Debora Tillemans

Membres 2014 du Collectif des Allumés de la Plume





# Table des matières

Pour s'y retrouver



Editorial	9
Une histoire réelle sort du souterrain, <i>Ivan de Villeneuve</i>	11
Le Saturé qui fut un Fier, Sofia Tahar	15
San Reso, Jean-François Brouillard	19
Eclair à Neuchâtel, <i>Tamara Frunza</i>	33
Sommeil paradoxal, Debora Tillemans	37
Larme à l'oeil, Cayetana Carrión	43
L'Autre, Emeline Roelandt	47
Un jeudi comme tant d'autres, Marc Labeeu	51
De Profundis, Isabelle De Vriendt	57
Oublie et souviens-toi, Cindy Emmanuelle Jadot	67
Les auteurs	71
Les lieux traversés	75
Remerciements	81



# Éditorial

Brève mise en bouche

Au départ, un thème choisi ensemble : monde(s) souterrain(s).

A l'arrivée : dix textes, comme autant de portes à peine entrebâillées ou largement ouvertes sur des paysages de l'ombre, que la lumière des mots vient ici éclairer.

Paysages réels ou imaginaires, miroirs de nos espoirs ou de nos cauchemars ; paysages de l'intime, de l'enfoui, de la colère ou de la douleur, aussi ; paysages du corps, camisole accidentée, chair scindée de l'esprit ou porteuse de nouveaux germes de vie.

Entre fiction et poésie, de récits intimistes en univers fantastiques, se dessine une humanité en demi-teintes, douce-amère, multiple, loin des sourires aux dents blanchies que l'on nous assène comme seule et unique réalité.

Dix écrivants donnent droit de parole à d'autres mondes, les leurs peut-être, peut-être aussi un peu des vôtres ?

Le Collectif des Allumés de la Plume



- page 8 - - - page 9 -





# *Une histoire réelle sort de son souterrain*

Ivan de Villeneuve

Notre vie connaît et scintille d'une multitude de souterrains.

Il y a celui que l'on descend, il y a celui que l'on monte

Il y a une partie lumineuse, il y a une part d'obscurité

Il y a ce que l'on voit et il y a ce que l'on ne voit pas.

Quand il se met debout l'homme revêt les deux éclats.

Il porte sur lui de moitié lumière et obscurité.

Il est unité et porteur de ces deux extrêmes.

S'expriment ainsi le Yin et le Yang,

L'agréable ou la désagréable sensation,

Celle qui libère ou celle qui oppresse.

Notre vie livre ses sensations toboggans.

Des profondeurs, plus elles s'élèvent, plus elles jaillissent en effets catapulte.

Il y a ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas.

Il y a ce qu'on laisse sous-entendre au silence.

Il y a le monde visible et il y a le monde invisible.

On voit bien le monde visible avec les yeux.

On devine, avec le cœur, l'intensité de ce monde invisible.

Dans nos vies visible et invisible se partagent des éclats.

Entre ces deux mondes circule un sang unifiant.

Le cœur et ses élans cachés transportent ce sang

A travers toutes les infimes parties, les plus retirées du corps humain

Des plus signifiantes aux plus insignifiantes

Nulle partie n'est épargnée

- page 10 - - page 11 -

#### L'Amour se creuse en souterrain

Dès ma naissance, la vie m'a voulu différent.

Mon amour, je t'attends et je t'aime.

Innombrables femmes qui sont passées devant moi.

L'unique ne s'y est présentée.

Qui se fait attendre se fait désirer.

Je prépare sa venue depuis toujours.

Plus j'attends, plus je l'aime.

Au fil des années, à travers les autres, j'apprends à apprécier et

savourer cette différence.

J'aime l'apercevoir dans les autres.

Cette différence représente ce que je ne suis pas.

Elle élargit mon cœur.

#### Le souterrain de ma détresse

L'éclat de ma détresse étend mon souterrain.

La vie se creuse en trou noir.

Plus c'est noir,

Plus c'est obscurcissant,

Plus l'espace s'impose envahissant.

Il n'y a plus que souterrain et détresse.

#### *Le souterrain de Dieu*

Où Dieu se cache-t-il?

Dieu est là... sans être là.

Il a une force de présence... et d'absence.

Il est parfois là et on ne le sent pas.

Il est parfois absent et on le sent.

Dieu joue-t-il à cache-cache ?...

Pour ne pas être exploité ?

Ma chute...un souterrain où je me suis noyé!

Si vite survient l'accident

Que tous les regrets du monde

Ne parviennent à reconstruire ou effacer l'édifice de notre bonheur.

Si j'avais su, je me serais délecté à l'éviter.

Si j'avais su... c'est souvent trop tard.

Chute et accident ont laissé leur trace.

Si j'avais su... La question joue du pendule, est là et s'absente.

Il me semble avoir perdu des forces dans ma chute.

Il m'est plus difficile de me redresser lorsque je suis par terre.

Il m'est plus difficile de parler et surtout de me faire comprendre.

Il m'arrive de me demander si je vis vraiment.

Si je ne traverse pas un simple cauchemar?

Je me console de le savoir passager et éphémère.

Cependant celui-ci persiste, signe et demeure.

Je n'y aurai pas pensé :

Ma chute réveille une lourde épreuve qui bouleverse ma vie...

Ma chute me laisse un autre homme différent...

Qui ne marche plus comme avant,

Fragilisé, qui dépend davantage des autres...

Un homme autre que j'ai tant de mal à accepter et à reconnaître...

Avec qui j'ai du mal à sympathiser.

J'ai aimé la vie...

Je n'aime plus la vie!

Tout me semble à recommencer





# Le Saturé qui fut un Fier

TAHAR SOFIA

« La conscience inconsciente de nos rêves les plus fous nous conduit souvent vers un chemin flou et jonché des plus terribles folies connues et inconnues de l'humanité. »

Assis sous son arbre, le vieil homme tout de haillons vêtu chantonnait. Il était seul dans la clairière, abandonné par les hommes, délaissé par les rêves. Il avait eu une vie, jadis. Il avait été un Fier, jadis. Il était à présent un Saturé, un oublié, un dit-fou. Il avait été heureux, le malheureux. Assis là, chantonnant seul dans la nuit, il racontait son histoire à qui voulait l'entendre.

Il expliquait le pourquoi du comment de l'impossible de son périple aux rôdeurs de passage, aux fantômes fatigués, aux mendiants errants. Il prenait souvent place dans une auberge quelconque où tous se riaient de lui ou pleuraient son récit.

Car sa vie était un sacrilège, son épouse avait été son dilemme, la mort de cette dernière une tragédie et une délivrance, terrible paradoxe. L'abandon par son fils fut une douleur, la disparition de ce dernier sur les flots, une agonie. L'arrivée dans sa vie de la tendre boisson et de la douce folie fut son refuge. Le vieil homme avait par la suite erré des années durant; cherchant réconfort dans l'ivresse, cherchant à survivre dans cette société méprisante qui l'entourait. Son paradis perdu était quelque part dans ses songes, loin de la réalité, loin de la douleur de la perte.

La mort avait raflé sa douce mais orgueilleuse épouse avant de couvrir de son manteau rapiécé son fils qui l'avait rejeté et laissé à l'oubli.

Le vieil homme souriait au souvenir de son dernier séjour dans une auberge.

- page 14 - - page 15 -

Trois jours plus tôt, assis au bar, il avait comme à son habitude conté son histoire. Des voyageurs venus de bien loin s'étaient installés près de lui. Ôtant leurs capes dégoulinantes des larmes du ciel, ils s'installaient. Le vieil homme avala d'une traite ce qu'il restait dans sa pioche et déclara haut et fort:

- Car mon histoire est un songe, mes amis! Car mes nuits sont des ombres parmi les ombres! Je vais vous conter en ce soir pluvieux ma misère et méprise!
- Que nous chante là ce vieillard de sa voix brisée, s'amusa l'un des nouveaux venus.
- Ceci, voyageurs, est mon conte! Il n'y aura point de messire ni de truands en mon récit. Mais larmes et peines y ont jadis établi logis!
- Racontez, mon pauvre! Racontez!

Le vieil homme s'était alors lentement levé. De ses yeux pâles, il embrassa le petit monde suspendu à ses lèvres et dit d'une voix prévenante:

- Mais sachez que je fus un Fier! Je fus parmi les jeunes de mon époque, lancé dans la bataille, survivant par chance, hanté par ceux qui de ma main périrent! Je suis à présent un Saturé! Je n'ai pas vu de gloire en ma tuerie! Lorsque l'État me manda si j'avais combattu pour l'honneur et la gloire de ma patrie, je lui jetai au visage que j'avais combattu pour survivre! C'était ma vérité! Que j'avais tué pour ne pas être tué! Ma réponse ne plut guère! Cela va sans dire! Je fus jeté, triste déchet! Me voilà donc, Saturé, inutile, chantant mon histoire, contant mes péripéties!

Un silence de mort suivit ses paroles navrantes. Les gens se turent, les yeux étaient emplis de curiosité, ils attendaient.

Et ainsi, engloutissant leurs boissons, perdant quelques larmes, poussant quelques soupirs, souriant face au ton bourru du vieux Saturé, les voyageurs et les clients écoutèrent avec respect le récit de ce bonhomme qui malgré sa mine fatiguée et son haleine putride avait tant vécu, tant souffert.

De la campagne isolée d'où il venait à l'auberge lugubre où il contait, il était passé par le travail des champs, l'amour d'une femme, la guerre incomprise, la peine insoutenable, la peur glaciale, la douleur intense, la défaite humiliante et le silence des tranchées pour finalement retrouver non sans désespoir et chance le brouhaha de la paix.

Il avait survécu, son corps avait survécu. Il avait eu de la veine, diraient les âmes des tranchées. Il avait ensuite pris épouse, été père, avant de sombrer, bien plus tard, dans son errance...

Le silence se fit, le vieil homme s'était tu. Tous l'avaient écouté avec respect, tous le fixaient avec peine et pitié. Le vieux soldat éclata d'un faux rire, brisant le silence religieux comme on brise une vitre. C'était il y a trois jours.

Levant les yeux vers la clairière déserte, plongée dans la douceur automnale, baignée par la blanche lumière de la fière lune, le vieil homme dit au vieux chêne qui l'écoutait sans mot dire:

- Vois-tu, mon vieil ami, l'âme inconsciente tenant l'arme de jadis a péri. Face à toi se tient celui qui guette l'arrivée de sa vieille amie avec impatience.

Le chêne pleura quelques feuilles pour son vieil ami.

Le remerciant pour ses larmes, le Saturé ferma les yeux pour rejoindre ses camarades.



## Sanreso

Jean-François Brouillard

#### Montroy. 5 Novembre 2013, 15h

Station Almacenter. Je m'apprête à passer tranquillement cette fin d'après-midi au sein de ma ville ; plonger dans la foule, pénétrer l'essaim en bourdonnant, joyeusement complice, côtoyer pour le plaisir tant d'êtres et m'interroger sur la vie de chacun. Humain parmi les humains, ni plus ni moins. La nuit précédente, si courte, me donne envie de flâner à mon rythme, insouciant. Le kiosque d'Albert, un ancien de la cité du haut, se trouve à la descente des escalators du North Point, l'intersection obligée de trois lignes de métro avec celles des trains de banlieue en direction des Huit Collines. Je m'y attarde afin de parcourir gratuitement les journaux. J'adore la presse. Plus inductrice que l'horoscope, elle préfigure votre destinée. «La Capitale» publie, fidèle à son habitude, un titre porteur : «San RESO a pu s'échapper. Le super intendant bredouille des excuses!» . A sa Une, pour vendre, une photo, prise sans doute par un amateur, délivre l'image d'une ombre enveloppée d'un hola courant dans un couloir. La mauvaise qualité du cliché due à la méconnaissance ou un clic trop rapide de l'auteur reflète plutôt la vue d'un météorite traversant l'atmosphère. Doutant de mes qualités sportives, j'opte pour l'amateurisme de l'artiste pictural. C'est incroyable comme ils me font sourire, ces journalistes victimes du besoin irrépressible, maladif, de créer l'évènement : des hypocondriaques du sensationnel. Après le Yeti, le Fantôme de l'opéra, un Serial Killer ou un quelconque Docteur Jekill, ils me baptisent le San RESO de Montroy. C'est flatteur donc, j'en conviens. Ils sont si loin de la réalité!

L'homme est épris du désir vital de s'inventer, de se conter des fables pour nourrir son quotidien d'imaginaire ; une nécessité absolue de s'évader de la banalité, une condamnation de la passion qui pourrait naître spontanément en nous. D'autres titres racoleurs des concurrents nourrissent cette légende urbaine: «Montroy remerciera-t-elle son ami public de cœur ?» Gentil!, «A la recherche de l'invisible.» Je me pince pour me rassurer!,



- page 18 - - page 19 -

«Les étudiants baptisent leur lieu de savoir : Human University of San RESO. Le recteur refuse!» Vu mes diplômes, je le mérite, pourtant!

J'avoue être dépassé par l'ampleur du phénomène. Surtout ne pas les décevoir ! Quelques perturbations, des banderoles critiques déployées sur les bâtiments publics, une télévision pirate, des tracts ! Pas de quoi fouetter un chat. GreenPeace ou Amnesty à leurs heures de gloire ont fait plus hard! Quelle énergie policière pour y mettre mon visage! La publication de ses comptes en banque sur les écrans géants n'a vraiment pas dû plaire au Maire! Un peu too much, c'est vrai.

Je m'avance vers le centre de mon Monde, le niveau moins un. Sur ce trajet, la lumière artificielle douce ou plus forte, en fonction des lieux, cède la place à distance identique aux puits de lumière de grandeurs différentes, selon: les regards comme nous les nommons. Ainsi apparaît, sous des baies vitrées, le ciel qui surplombe le Haut-Montroy. Je longe les magasins et les échoppes qui émerveillent par des vitrines décorées avec goût. L'odeur envoûtante des lilas ou des rosiers aux tons infinis en devanture féérise d'une ambiance particulière ses rues et dédales souterrains où seuls les véhicules furent bannis. La Place de la Libre Pensée s'ouvre à moi; celle que nous préférons tous, le forum obligé des rencontres; elle s'offre aux habitants, sans complexe; sa splendeur baroque n'a rien à envier à celle des capitales européennes. Sous une voûte immense -on y devine à l'extérieur un temps teinté des couleurs changeantes de l'automnedes cafés, des restaurants et encore d'autres boutiques plus artisanales. En son centre, le kiosque. Un groupe se prépare à ce qui sera, je l'espère pour eux, le concert du siècle, la consécration d'une nouvelle carrière. Un peu plus loin, la fameuse fontaine de l'Eden entourée de sculptures en marbre : elles symbolisent des mains apurées, enchevêtrées, qui en diverses positions adressent leurs doigts vers l'infini. Partout, des jeunes, seuls, en couple, en smala, couchés ou assis, colorient l'herbe de mille et une touches humaines. Combien d'histoires se créent ici? Des ébauches d'avenir, le tracé des premiers sillages d'amour, les itinéraires de

voyages lointains... A l'angle, le fameux «*Musée des Archives et de l'Archéologie Citadine*» voisine l'Ecole des Arts Nouveaux accolée modestement à l'Université.

Je m'attable sur une terrasse dressée au milieu de quelques tilleuls. J'ai soif. Les jongleurs, les musiciens et des peintres offrent des éclats de beauté à cette foule en état de suspension. On se croirait dans un mix entre la place du Tertre, les alentours du Musée Beaubourg et Piccadilly Circus. Quelques badauds tentent de faire réagir des figures humaines travesties, immobiles, secrètes. Un mouvement incontrôlé! Des rires vainqueurs fusent. Abandonnant le grand escalier, le pas décidé, libérés d'une journée chargée, des hommes d'affaires et des fonctionnaires s'approchent des mange-debout qui attendent la pause des clients du soir. Plus téméraires, d'autres franchissent les portes des pubs, attirés par la cacophonie: mélange de musique d'ambiance festive juxtaposée aux commentaires sportifs de CNN. J'amortis à temps la chute d'un enfant, peu doué pour le roller, avant qu'il ne percute ma table. Vexé, il rejoint ses copains hilares, l'annulaire outrageusement levé, fier de sa cascade pourtant involontaire. A quelques mètres, sur la colonne Morris qui sert aux affichages pour les spectacles, events ou manifestations, l'inscription d'un tag retient mon attention. Elle traverse diagonalement les publicités culturelles d'une couleur flashy pour attirer le regard: «RESO est la lumière», badigeonné d'un lettrage coulant, ponctué d'un soleil en sa fin. La bière me soulage. Je frotte avec envie la mousse restée sur mes lèvres. Une bande de tout âge vêtue de tenues blanches, affublée de foulards ou chapeaux aux tons arcen-ciel entame une mélopée. Le refrain est repris par l'assistance qui tape des mains et remue du corps.

RESO, RESO est là! RESO aime les HOMMES! L'inquiétude me gagne. Pour des raisons économiques, le monde, dit ici RESO, s'est construit au départ comme simple passage pour faciliter les activités extérieures en se protégeant du temps froid qui perdure. Certains décidèrent d'y vivre en permanence. Les renfoncements en béton devenaient boutiques improvisées, puis consolidées. Les lieux de lumière, espace de vie.

Evelyn arrive au loin, une palette de bonheur à elle toute seule. Je devrais me précipiter mais je reste figé. Mon esprit s'évade malgré sa vue. Mes pensées interrogatives reviennent au galop. Tout va trop loin, il faut arrêter. Il est temps que je m'exprime. Je n'étais auparavant que le mystérieux belge, l'étranger disparu, recherché longuement, rejoignant ainsi les dizaines d'autres partis sans laisser d'adresse. Un avant-hier proche et lointain à la fois. Une brisure du temps, une rupture dans l'espace.

#### Hauteur de Bruxelles. Premier Janvier 2010. 7 h

Entre aube et aurore, ma ville se noyait sous une pluie verglaçante. Les dernières bulles des réveillons successifs s'estompaient. Le temps des fêtes oublié, la solitude prenait une autre dimension ; après celle vécue en groupe arrivait celle, la vraie, plus terrible, que l'on ne partage qu'avec soi : au plus profond, en vérité. J'aurais dû percevoir que cette journée était particulière. Un déclencheur implicite s'actionna, non visible, inconscient. Un top départ venu de je ne sais quel Dieu. Je naviguais au quotidien sur le fleuve de l'égoïsme. J'étais craint, incontournable, mettant au négatif toute possibilité d'être aimé, vraiment aimé. Mes nombreux diplômes, la pression des parents, un travail pendant mes études aux dépens de loisirs et une intuition forte blindaient mon corps d'une sécheresse de cœur, l'âme bétonnée. L'arrogance m'habitait, plus tenace qu'un squatteur. Un fil se cassa, me détachant du passé sans pour autant m'aspirer vers un futur ; une cordelette coupée à l'une des extrémités, toujours solide mais encore lâche de l'autre. Il fallait que je tire sur cette ficelle pour voir où elle me mènerait. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Maître du monde à la Di Caprio, dans mon superbe appartement, je trônais sur mon univers, perché dans les hauteurs de la ville. On jalousait en silence Ma belle compagne, Ma Bugatti Veyron rachetée pour un pont d'or à un footballeur. L'argent, un épiphénomène dans mon quotidien.

J'étais convaincu que ma seule détermination guidait l'avenir.

Je ne pouvais penser que des dés étaient lancés, sans mon accord. Un large burn out proche d'un tsunami se pointait en mon intérieur.

#### Montroy, 5 Novembre 2013. 15h30

Je sursaute, rappelé à la réalité. Evelyn me secoue. Son parfum, que ses mouvements amplifient, me ramène à sa voix tendre : marin attiré par le chant d'une sirène, abeille envoutée par la senteur des fleurs.

- Dis, oh, oh, je suis là. Je viens de marcher une heure depuis l'entrée, à te chercher, sans m'interrompre... et Monsieur me reçoit endormi les yeux ouverts!

Son sac dévoile des achats intempestifs qui la trahissent. Je me fais pourtant complice de son jeu et lui souris. Je l'embrasse volontairement dans le cou, laissant à ses cheveux le soin de me caresser le visage, tout en légèreté. Mais je suis vite ailleurs, ma mémoire gagne des points sur le présent. Rewind.

#### Bruxelles-Centre. 16 Janvier 2010. 9h

Après la trêve des confiseurs, je retourne au bureau. J'y retrouve le rythme habituel, les rendez-vous qui s'accumulent. Des billets d'avion déposés dans un casier ad hoc par Hélène annoncent les nouvelles destinations. Deux valises aux étiquettes différentes attendent: la bleue pour les pays froids, la rouge pour les nations chaudes, l'orange n'est pas de mise! Pour l'incertain, j'achète sur place. D'autres Samsonite plus grandes sont là. Je viens de les larguer avec rage, contre la porte: bagages de la vie, du quotidien, fruits pourris de ma rupture, sans asile pour les accueillir. A l'intérieur, des vêtements chiffonnés, propres et sales, chemises froissées, pantalons racrapotés. Le tout amassé sans cette attention qui fait le délice d'un voyage pour le plaisir. Un mélange sournois, disparate, annonciateur d'un amour perdu; le constat irréversible de n'avoir été que de passage.

- Tu n'es qu'un requin. Retourne à l'océan broyer d'autres proies! crié par Sarah ce matin, résonne encore.

Dans les entrailles de mes bagages : le rasoir sorti de sa housse, des documents, quelques cd, les batteries indispensables. Aucune flagrance ne s'en dégage. Déséthéré. Sans vie.

- Monsieur, l'avion n'attendra pas. Le taxi est là! hurle pressante ma secrétaire.

La mission aura lieu à Montroy. Douze heures de vol. Pas de chance, je suis bon pour l'étiquette bleue. J'intègre dans mon bagage la trousse, les foutues batteries, les prises multifonctions. Et je décroche la veste chaude. La veste chaude! Je parie qu'Olivier, le salaud, se tape notre client des Marquises. Ne pas réfléchir. Saisir l'ordi portable, les documents non informatisés, prendre le bon billet. Fuir.

Une dernière cigarette avant de franchir la douane. Courir. Putain que c'est long Brussels Airport! La fouille, les fouilles. Toujours cette peur des attentats. Je m'écroule sur le siège, côté hublot. Hélène a eu le temps d'y penser. Je dois lui offrir un petit cadeau sinon, elle ne le fera plus. Elle m'énerve pour ce donnant-donnant. Si elle n'était pas une aussi bonne secrétaire, enfin. La terrible montée d'angoisse durant les commentaires rébarbatifs des hôtesses et les feintes lancées sous couvert d'un langage technique du commandant. Il va s'en taper une. Pas toutes? Bruxelles devient en quelques secondes minuscule, à l'instar de sa superficie face au Monde. Enfin, le premier verre en main. Nous survolons déjà la mer. Ne plus penser. Un Xanax. Dormir et boire. Boire et dormir.

## Haut-Montroy. 17 janvier 2010. Matin

Réveillé sans être en éveil, je regarde les derniers kilomètres de la descente vers Montroy. Etonnante, cette ville qui ressemble à une île. Blanche de blanc. 4 degrés Fahrenheit en dessous de zéro. Je ris moins quand le calcul en Celsius m'amène droit au moins 20! Ma bouche est pâteuse. Mon corps lessivé. Décidemment, le couple «médoc et alcool» bat lui aussi de l'aile! Pas la joie pour assumer quand on se lève. Je m'extirpe du fauteuil dans un dernier sursaut de conscience. Je dois prendre un pull avant de sortir. La douane. Les questions idiotes. Je me coltine les lamentations d'une vieille perdue sur le trajet. Ouf. Le hall des arrivées. J'abandonne Miss Marple comme on le fait d'un animal avant les vacances. Trouver mon nom ou AIR CONSERVATION sur les pancartes que dressent les accueillants.

- Mister Steenberg! Bonjour, je suis chargé de vous déposer à votre hôtel, me distille un chauffeur en tenue sombre. D'un ringard!

Je lui abandonne ma valise afin d'affronter, les mains bien enfoncées dans les poches, la bise mordante. Absolument trouver un autre pull et un manteau adéquat. Pas possible, cette température que maudirait tout fruit exotique qui se respecte. Sur le trajet, que je me la joue muette, se découvre une ville, toute en hauteur et grandeur; des boulevards larges la sillonnent sous le regard inquisiteur des buildings éperdument vitrés. Pedestrian no way. Je ne traverse aucun de ces quartiers qui heureusement compensent, par le charme de leurs soirées, la lourdeur des meetings.

- Bonjour Mister Steenberg, chambre 757, me sourit le réceptionniste, tendant la carte magnétique. Je sors surpris un «*Oui, c'est moi!*», sans le saluer. A peine entré dans la chambre d'un luxe standard, sans originalité, j'ouvre le minibar. Un premier verre effleure mes lèvres que déjà s'invite un coup de fil.
- Bien arrivé? Nous venons vous faire chercher à 11h.

Shit. Il me reste à peine deux heures. Passage éclair sous la douche. Aussi rapide qu'un cul sec. Ma tête n'en finit pas d'enfler sous les effets conjugués de la vodka et la persistance tenace d'un dernier Xanax pris avant les prémices de l'atterrissage. Des cachets dans un verre. Et toujours cette barre. L'inefficacité de l'aspirine effervescente m'énerve. Mon veston est chiffonné. Il me faudra parlementer pour un dressing rapide. Enfin, avec l'argent, no problemo. Je m'éclaircis la peau avec le rasoir électrique tout en épluchant le dossier. Je les aurai, ces petits merdeux. A moi les numéros gagnants. Sarah ne répond à aucun de mes appels. On devait pourtant se marier! Elle a coupé; la boite vocale s'enclenche dès la première sonnerie. Fait chier. Elle va s'excuser. On ne peut me quitter. J'aurais dû lui dire que c'est elle qui devait partir. Quelle erreur!

Trentième étage. Je sors de l'ascenseur. Et puis, tout a basculé. En entrant dans cette immense salle, aux peintures surfaites, je me sens perdre pied... à grand pas. Tout cela est si rapide, trop

soudain. Je ne maitrise plus rien. Aux visages des interlocuteurs m'apparait celui de Sarah. Les yeux figés sur l'écran du portable, je parle dans le vide. Cela tourne. Je redresse la tête. Des regards confondus. Aucune réaction. Je balbutie des réponses évasives. Et là, j'ai compris. J'ai foiré. Je n'en doute plus. Les signes qui suivent ne trompent pas. Secrétaire pressée qui vous raccompagne. Brouhaha grandissant derrière moi après le silence mortel de l'adieu. Des ploucs. Je remonte dans un taxi. Je m'en éjecte. Me précipite à l'intérieur du Sheraton. Je me sens mal quand, d'un petit rappel, l'hôtesse me lance froidement «*Check liste à 9h précises. On vient vous chercher. Soyez à l'heure.*». Comme si on l'avait avertie de ma mauvaise prestation. Scruté de toute part, je me sens nu. Elle me prend pour un has been.

Me réfugier dans la chambre. Me coucher. La solitude m'envahit. C'étaient des cons. J'essaie de sortir de cette noyade en rédigeant des sms. Ils restent tous sans réponses. Sarah doit s'envoyer en l'air. Elle ne m'a jamais aimé. Et puis la banderille pour m'achever, l'appel de Jacques.

- Que s'est-il passé? C'est non, il refuse le marché. Tu as déconné. Le mail reçu est éloquent : votre représentant n'a pu nous fournir aucune garantie crédible. Ils ont pris une autre option. Il s'agit, tu t'en rends compte, de la firme japonaise YOKUTSI. Bla, bla, bla. Et le pire, nous espérons peut-être la possibilité d'une collaboration future. Une injurieuse formule de politesse!

Ensuite, je n'entends plus que des bribes de sa voix qui me percent, aiguilles brûlantes, petit à petit:

- Pas de garantie... Survol des questions posées... T'étais saoul?... Tes problèmes perso, rien à foutre!... Sarah est d'ailleurs trop bien pour toi.

Et le coup de grâce, après le coup fatal de l'épée du toréador et les oreilles, s'ensuivent les couilles:

- Plaidé pour toi auprès du Président, comme ami mais je suis AUSSI administrateur délégué, n'oublie pas.

Je coupe mon GSM. Je sais déjà que La compta calcule mes indemnités. Le préavis à la signature m'attend au retour. Mort, je suis mort.

Le minibar comme une consolation m'appelle.

#### Montroy. 5 Novembre 2013. 16H

Voilà, où j'en étais, ce 17 janvier soir, dans cette ville canadienne. Seul, maudissant les autres. Et ce «*Pourquoi moi?*» qui me hantait, tel un tourbillon éperdu.

- Benoît, Benoît...
- J'ouvre les yeux. Mon ange me secoue. Je souris à ma belle.
- Tu vas bien, tu es absent. Ce sont les articles dans les journaux?

Ses lèvres et ses mots effleurent ma peau. Je m'entends lui murmurer:

- Un moment mon cœur, je réfléchis.

Avant de retourner à ma chambre d'hôtel, envahi d'idées noires.

#### Montroy. 17 janvier 2010. 21h.

Je me réveille en sursaut, étendu devant la télévision au milieu des miniatures alcoolisées. Plus fort que le son de cette télé qui hurle, j'entends des coups se déchainer fortissimo contre la porte. Un homme au visage glacial rentre dans la chambre.

- Monsieur. Votre télévision dérange les voisins.

Sans discussion, heurté par mon attitude, il saisit la télécommande, coupe l'alimentation et la confisque. Je ne rouspète pas. Je ne me reconnais plus. Il y 24 heures, j'en aurais été à la menace, voire à la «gueulante».

J'essaye de reprendre mes esprits longuement et sous la douche. Étendu nu sur le lit, je m'efforce de réfléchir à défaut de revivre. Le contrat, Pfitt! Sarah, Pfitt! Le boulot, Pfitt! Il n'existe que cette ville impersonnelle, sous la neige, si froide.

J'envoie un dernier sms. J'attends les yeux fixés espérant voir l'écran scintiller. Je tente un coup de téléphone à l'appart. Cinq sonneries avant d'entendre sa voix

- Sarah, je sais. J'ai eu...

Elle continue à parler. Je me tais. C'est le répondeur, mon répondeur avec sa voix en prime. Un bip. Je me sens taclé, blessé, étouffé, sidéralement vidé. J'ai besoin de respirer. Je dois sortir. Vite.

Et là, j'erre. Gelé, je m'avance absent le long des trottoirs désespérément désertés. Enfin, à côté d'une gare, des autobus attendent ; des passagers descendent, embarquent, se croisent et se décroisent. Quelques lampes, des snacks et des cafés redonnent un peu de vie. La chanson de Lou Reed, Walk on the wild Side me parvient quand la porte d'une taverne s'ouvre pour laisser partir quelques individus chargés de valise. Me réchauffer, impératif. J'entre au Bus and Stop Bar comme l'indiquent, en fluo rouge, les néons. Une bouffée de chaleur. Des bruits. Des signes de vie remplacent le silence extérieur : la télévision relatant la Final Cup de Hockey, un crooner inconnu à la sono succède au bad boy new yorkais, le cliquetis des verres, les commandes des serveurs, des clients en verve mais indifférents à ma présence.

- Monsieur, cela va? Tristounet?

Je dresse la tête. Une jeune fille, en tenue classique, chemisier blanc, jupe noire, les cheveux châtains, le rouge à lèvres un peu voyant, me regarde avec - je sais, c'est bateau - un sourire qui désarme.

- Monsieur, cela va? Vous désirez?

Je lui lance d'une traite:

- Oui, oui, je suis tired. Je vais bien. Un café, merci.

A bout de nerfs, moi si confiant, je perds mes repères, scrutant dans le bois crevassé de la table une explication à une question dont j'ai hélas perdu l'hypothèse de départ ! Une certitude dans cette taverne, je la rencontre. Aucune envie de drague mais simplement de la prendre dans les bras, me coller contre elle. J'ai besoin de la serrer, pleurer et fermer les yeux. Je me plonge dans des sentiments confus qui, pour la première fois, me dépassent. Une bouée pour m'arrimer. Elle me dépose le café.

- Je prends aussi un cognac!

Sans un mot, elle s'en retourne.

- Evelyn, ton cognac, tonitrue pressé un barman quinquagénaire, ventripotent, à la barbe poivre et sel.
- Restez sérieux! susurre-t-elle en me déposant l'alcool.
- Tu...tu... termines à quelle heure?

Je le lui demande bégayant, étonné de ma soudaine timidité.

No réponse. Et ce serveur qui lui parle. Vidant des cafés-cognac, j'attends un je-ne-sais-quoi . Je ne vois qu'elle. Je reste assis « encore et encore ». Mais cette fois-ci, je sais que c'est elle qui est l'objet de mon attente. A sa demande, je la paie, refusant la monnaie en retour. Elle disparait derrière le comptoir sans me voir. Même pas un coup d'œil furtif.

Revêtue d'un long manteau de couleur rouge, d'une écharpe bariolée de dessins incompréhensibles, d'un bonnet de la même couleur, chaussée de bottes fourrées, elle se dirige vers la sortie. Son bras me frôle. Je me sens envahi d'une impression nouvelle. La même que doit ressentir un naufragé, quand sur un radeau déglingué, il entend les premiers cris d'oiseaux annonciateurs d'un rivage proche. Je me lève brusquement, retenant ma chaise, au bord de la chute, sous le regard moqueur de ce connard de barman...

Je bascule dans la rue comme on se jette dans le vide. Je vacille quand je ne la vois plus. Non pas ce soir, Seigneur, ne m'abandonne pas ! Affolé, je crie un puissant : « Reviens ». Quelques voyageurs se retournent. Je m'en moque et cours à m'angoisser dans le labyrinthe formé par les cars longues distances des Greyhound lines. Et là, je la vois. Du moins, j'aperçois une tache rouge se diriger vers la bouche d'un métro. South Station. Je me précipite. Je descends à toute vitesse les escalators. Je bousculerai le moindre quidam qui ose se mettre en face. La luciole se faufile, sautillante, fébrile. Je la suis m'accouplant à son rythme. Autour de moi, un monde de fou, les manteaux ouverts, ou posés sur l'épaule. Il fait chaud. Partout des vitrines. Je découvre une autre ville fourmillante? Le dessus devenu le dessous.

Je me sens comme un nomade à la découverte d'autres terres. Et surtout cet incompréhensible parfum de fleurs printanières! Je me

rends compte que j'oublie Sarah. Le haut devient le bas. Une cité intérieure, insoupçonnée. Je me fonds dans la masse. Je croise surpris des mères avec des poussettes, des écoliers, des hommes en tenue de travail, des couples enserrés ou plus distants, des jeunes avec casques écouteurs enfoncés sur des casquettes, des employés à la mine sérieuse, des passants. Je survole les pavés surprenant à cet endroit. Je change de monde. Je ne pense qu'à suivre cette étoile dans cet antre. Perdue, retrouvée. Toujours à une dizaine de mètres, elle est là, MON Evelyn dont j'ai adopté le prénom. MA serveuse qui s'enfonce dans la foule. Comme une apparition, elle s'illumine tout d'un coup différemment. La lumière de l'extérieur traverse d'immenses verrières pour éclairer un immense espace cerné par des lampadaires. Elle est là, dans le noyau, pointée d'un rayon en son centre par la voute céleste. Malgré la pleine lune glaciale de cet hiver que l'on devine à l'extérieur, Ma déesse se trouve au milieu d'un parc aux arbres élevés et aux parterres soignés. Des musiciens sur un podium emplissent l'atmosphère d'un morceau de Haydn.

Distrait, je me heurte de plein fouet à un passant. Du moins, je crois. Je reprends mes esprits. Evelyn est là à genoux. Le contenu de son sac éparpillé sur le sentier. Elle me regarde, choquée. Son bonnet de travers laisse apparaître les longues mèches de ses cheveux ; elle a tout d'une rebelle. Je lui tends la main. Elle hésite... Accepte.

Confus, rouge, les paroles bredouillantes du petit voleur surpris le visage barbouillé de chocolat, je propose, avec une banalité sans borne, de lui offrir un verre. «Me faire pardonner». Et puis nos regards enfin se croisent, aimantés. A cet instant précis, je sais que ma vie a changé. Aux yeux succèdent les gestes, à la tendresse, nos caresses, à nos corps qui s'apprivoisent, la naissance d'une passion. Je découvre son quotidien, sa folle soif de vivre, ses talents de peintre et de chanteuse, ses amis, son milieu de vie. Au fur et à mesure, durant sept jours, je détricote toute ma laideur, tends de nouveaux fils, plus solides, indestructibles. Je découvre un nouveau continent. On m'aime, phénomène nouveau ; rien à acheter ou à vendre pourtant. Simplement être moi-même,

comme il y a si longtemps. «Même que je ne m'en souviens plus», disait Brel. Ma force destructrice en devient une positive. J'aime et suis aimé. Quand Marc, le patriarche des souterrains, meurt, c'est alors naturellement qu'on me plébiscite. Je le remplace, en continuité et respect. Quand le Maire actuel a voulu reprendre le pouvoir, oser toucher à notre Libre République sous-Montroy, nous sommes montés aux barricades par des actions fermes, mais non dénuées d'humour. J'en suis devenu par témérité et volonté le leader créatif. Avant d'involontairement basculer dans la peau d'un gourou charismatique.

### Montroy. 5 Novembre 2013. 19h

Et aujourd'hui, sur cette terrasse, avec Evelyn, nos peaux à se frôler, nos lèvres à s'effleurer, nos paroles à s'affleurer, je compte quitter la clandestinité. C'est décidé. Devenir une star amènera un jour ou l'autre toutes les dérives ; cette dévotion, idolâtrie, tuera la liberté de penser que revendique pourtant par son nom cette place. Mon combat continuera à l'air libre! Fuir un moment pour se retrouver, tel un animal blessé qui se cache pour mieux se soigner, n'a qu'un temps. Pansé, soigné, il faut renaître, différent. Elle me caresse le visage, m'embrasse. Son hochement de tête me confirme qu'elle a tout compris. Et elle sait que je le sais. Main dans la main, nous remontons à la surface pour me livrer, m'expliquer, sortir de la clandestinité. Recommencer autre, sous mon vrai nom, inventer notre intime Eden qui restera pour tous Home Sweet Home. Sortir du terrier et, au-delà de la ville souterraine ou non, goûter les grands espaces. Respirer pour nous seuls! «Enfin pour nous trois», me corrige déjà frondeur, encore lové en l'intimité du ventre arrondi de sa mère. l'enfant d'un autre monde souterrain.

- page 30 - - page 31 -



# Eclair à Neuchâtel

TAMARA FRUNZA

La vie en parallèle dimension cratère Le monde souterrain imaginé rebelle,

Autour des lampadaires des personnages cyclopes Creusent soudain la Terre sous un regard myope,

L'étrange et le mystère au mariage ad hoc Quand, sur la marche de l'enfer,

*Une chaîne de misanthropes sereins Inspire une scène de prologue.* 

C'était un bel été 2013 lorsque j'étais invitée à passer quelques jours de vacances chez un vieil ami d'enfance, Michel, également surnommé par ses proches Micky. Il habitait à Neuchâtel, une région du côté de la Suisse, celle-ci rappelait des territoires datant de l'époque du moyen âge, comme le château de Valangin, où les témoins d'autres temps avaient découvert et visité les cachots de cette bâtisse fascinante.

Heureuse d'avoir accepté son hébergement, j'éprouvais enfin le sentiment que j'existais, fière d'ouvrir et de découvrir l'inimaginable vérité sur les profondeurs de la terre. Pourquoi ma boite crânienne me semblait-elle un ilôt secret, où des pièces cachées demeuraient dissimulées? Des questions se mélangeaient dont les réponses sur le monde qui m'entoure m'apparaissent équivoques. Les roses fleuries et parfumées du jardin de Micky ressemblaient à un joli puzzle, allégeant dans mon faubourg intérieur l'exploit de réussite en guise d'une découverte d'un monde particulière souterraine.

Allongée sur une chaise longue de toile légère, j'observais avec tempérance, puis laissais macérer mes pensées pour ensuite les



- page 32 - - - page 33 -

emporter sur le marché de l'inspiration laborieuse.

Rêveuse, j'ai touché le Soleil aux yeux mi-clos. Ses doux rayons guettaient les nuages prêts à s'alourdir pour se transformer en bruit de tonnerre à l'image de l'éclair. J'apercevais comme un cauchemar l'impitoyable orage, lui qui allait foudroyer la Terre pour lui en dérober ses secrets prédestinés.

Le temps traversait indûment mes pupilles qui roulaient vers l'infini, elles qui étaient en train de chercher La Planète pour la décrypter, la trancher, en lui livrant ses trésors d'un passé sans précédent.

J'étais encore allongée tel un lézard s'étirant dans le sable, réfléchissant aux conclusions à tirer de l'instant présent. Je me demandais comment le monde était fait. Dans ma bulle imaginaire, un jeu de pétard intérieur suscitait de plus en plus ma curiosité au sujet de cette révélation innovatrice.

Le monde souterrain enfile des questions souvent sans réponses. Elles qui envahissent mon cerveau dans les plus profonds labyrinthes, pourquoi aussi bas, aussi loin du monde extérieur? Est-ce le lien d'une vie en parallèle gardant sacré son mystère!?

Je continuais à m'accrocher à pleine dents à ma perpétuelle recherche et à redonner la force compétitive à la compréhension, comment arriver là où je voulais, là où les étages de la Terre se comptent avec un « moins » devant, et encore deux plus loin, terrifiant et captivant mon cliché prenant l'ampleur d'une action en trois dimensions!

- Tu invoques presque une patine de l'épouvante ! commenta mon ami Micky, pendant que je m'interrogeais au sujet de mon projet. Sa voix grave me fit frissonner. Lui tentait de me convaincre que la Planète tourne avec le Monde qui l'entoure d'où elle salue les ombres qui la contournent.

Sur mon parcours descriptif et verbal, Micky embrassait mes paroles seconde après seconde. La force nattée de l'être a développé chez lui la curiosité nourrissante vers un monde de l'étrange qui se tissait sous plusieurs couches tertiaires en épousant les effets de la magie pour atteindre le hasard dissipé au bord de l'Enfer.

L'itinéraire constructif restait toujours ancré vers un Monde en parallèle qui se glisse sous la Terre, au symbole d'un quiz et ses points d'interrogation non élucidés.

Sous quelques ondes de lumière, j'évoquais le Monde et la Terre avec ses cratères, ses ruines, les têtes couronnées aux mémoires sublimes, un amalgame de choses tout fait, que moi, j'estime.

En fin de ma conquête, quand les Mers s'agitent, que les plaques tectoniques s'enclavent en rouge, et, ensuite, que les parallèles changent de modèle, les couloirs de ma résistance me plongent subitement en transe.

Est-ce le Symbole dans quelques phrases d'un autre monde de l'existence

Aussi fragile que les plantes submersibles?

Quand sous la Terre mes sentiments restent invisibles.





# Sommeil paradoxal

Debora Tillemans

L'entre-sol dans lequel ils vivent est sombre, sinueux et animé, un monde chtonien et végétal. Dans cet espace horizontal, ils circulent comme coincés entre deux couches d'épaisseur inconnue. Des entonnoirs en terre créent des poches de lumière zénithale et permettent leur survie. Ces poches lumineuses apparaissent comme des clairières inversées ou suspendues et la lumière qui passe à travers ces puits scintillants fournit assez d'énergie pour donner vie à des fleurs et des bestioles.

Par moments, un brouillard épais, traverse la première strate et tombe jusqu'à la deuxième couche qui vient lécher les fleurs. Cette matière grise enveloppe les pétales colorés à la manière d'un détourage photographique. Les tapis de fleurs bleues sont nettes, puis juste audessus, tout est monochrome, embrumé et flou.

Parfois, Camille et Alix courent dans cette variation de gris sans écraser les seules couleurs qu'offrent ces quelques bouquets aromatisés. Tout autour, entre deux horizons et flottant dans l'air, des glisseurs sont suspendus dans le vide comme en lévitation. Appelés aussi humains résignés ou inanimés, ils peuvent conduire les sous-terriens d'un monde à l'autre.

Ces fantômes ternes, livides, inodores et mous, passeurs d'un niveau à l'autre, ont leurs membres qui pendent, attirés par la gravité, mais leur corps tout entier flotte.

Ils sont reliés à un câble dans lequel circule un liquide incolore qui sert de substrat à la terre d'en haut, ailleurs. Ils attendent leur tour pour renaître.

Les glisseurs sont comme suspendus dans les airs, leurs corps sont accrochés, à la même hauteur, alignés les uns derrière les autres à intervalles réguliers par groupe de deux cents comme une forêt

 d'arbres qui ne porte pas de feuille. Ils sont tous conformes, aucun d'entre eux ne ressort du lot, ne détonne, ne surprend, ne brille. Homogènes, au même niveau d'égalité, ils sont tous soumis à l'attente. On ne distingue plus leur sexe. Sont-ils des hommes ou des femmes, hermaphrodites ?

Quand on tire sur le câble qui les relie à la couche supérieure, on est emporté par eux comme quand on monte dans le ciel avec un ballon, tout doucement vers l'autre espace, au-dessus, celui qui semble plus lumineux.

Camille imagine qu'en plantant des arbres, les glisseurs se réveilleront.

Alix veut les ranimer et pense que l'amour est suffisant.

Camille est un homme d'apparence sage mais bouillant à l'intérieur, d'une curiosité insatiable. Il a peu d'aprioris et accepte les êtres tels qu'ils sont. Son aisance de vivre et sa fausse simplicité sont attirantes. Il sait recevoir les autres, et s'ouvrir à eux, il les comprend très vite, sait comment les aider et les réparer. Ses longues boucles brunes et la fossette sur sa joue gauche font vibrer Alix. Quand il sourit, il est doux et on ne voit pas ses dents.

Alix est une femme plutôt vive, bruyante et impatiente qui porte les cheveux courts. Quand elle sourit, elle donne tout et tout est visible. Une pionnière qui semble n'avoir peur de rien et, quand elle est à côté de lui, elle est calme et à l'écoute, il l'apaise.

A deux, épaule contre épaule, ils cherchent une sortie. Des racines et des branches apparaissent à travers ces entonnoirs en terre ainsi qu'une multitude de brindilles, de la plus grosse à la plus fine. Toutes ces ramifications forment une toile comme un filet désordonné, troué, déchiré et quand le soleil passe à travers, c'est beau.

L'environnement sous cette couche singulière est moite et sa couleur est mélangée de tons gris chauds et froids. Parfois Camille devient fou, il cherche plus de lumière, plus d'air, plus d'espace. Il pense comme d'autres qu'au-dessus, la vie est plus savoureuse. Alix est

moins certaine de ce qu'il pense, elle a plus de doutes. Ils devront de toute façon prendre des risques pour atteindre l'autre côté, l'autre espace, celui d'en haut, qu'ils pensent plus facile à vivre.

Quand Camille se calme, c'est parce que sa lecture du monde est différente. Debout sur le deuxième sol quand il lève la tête, les perceptions qu'il en a sont parfois musicales, surtout quand la lumière passe à travers ces entonnoirs comme à travers une partition, entre les racines fines et dentelées.

Parfois, ces larges entonnoirs en terre permettent de voir la lumière du jour sans filet. Dessous, des clairières lumineuses sont majoritairement occupées par une faune et une flore de petite taille. Il faut parfois attendre longtemps pour trouver un espace où se poser sans déranger ou sans être dérangé par de minuscules espèces.

Certains tassements de terrain ont créé des effondrements, mais aussi des crevasses, des interstices qui ressemblent à des oasis de biodiversité formant d'autres lieux, d'autres perspectives. Cet espace sous-terrain accumule et stocke les réserves nécessaires à la croissance de grandes espèces qui vivent au-dessus.

Le glisseur est une sorte de bourgeon qui mute en produisant un nouveau bourgeon. Ou alors, il peut rester en l'état se réservant pour un développement futur, en cas de besoin pour la couche supérieure, monde d'en haut, du beau, du lisse, étalage d'une vitrine terrestre.

Comment survivre dans le monde d'en bas, invisible et sensible. Dans cette Communauté alternative de sous-terriens qui se veut la plus démocratique possible, fonctionnant sur le mode de l'entreaide, de l'espoir, du partage.

Des déchets ont recouverts la couche externe du globe terrestre, comme une chape de béton crevassée. Pour passer à travers cette croute, il existe un réseau, un passage qui permet d'accéder du bas vers le haut et inversement.

Avec les glisseurs, c'est aussi possible mais il faut les étreindre pour monter et, cette idée rebute Camille car ces pantins suspendus sont creux et diaphanes.

Camille et Alix les surnomment les passeurs de l'infranchissable car ils conduisent les sous-terriens à la surface, au dessus de la couche superficielle et irrégulière. Attraper ces créatures en putréfaction dans les bras était, pour elle et lui, une démarche insurmontable.

#### Mais comment monter?

Allongé sur l'herbe, Camille s'est réveillé brutalement. L'environnement végétal qui l'entourait était beau et paisible mais d'où venaitil ? Il se sentait vidé comme s'il avait été écrasé, comme s'il était sous une couche de terre qui l'empêchait d'être lui-même.

Alix se réveilla d'un coup aussi, transpirante. Sa chambre était bien rangée, l'étagère dissymétrique laquée blanche reflétait la lumière qui passait à travers le store en bambou. Elle entendait un cri d'enfant et tout d'un coup se rappela qu'elle allait être mère, elle aussi. Elle voyait par la fenêtre, à l'entrée du port, un monceau de déchets en plastique, de sacs, de bouteilles... comme une couche qui recouvrait l'eau.

Sa rondeur commençait à se voir, elle hésitait à garder cet enfant qui devait naître ici. Pouvait-il s'adapter à cette pollution ? Le père allait-il pouvoir l'aimer, elle et l'enfant, en même temps, dans cet environnement ?

- page 40 -

- page 41 -



# Larme à l'oeil

CAYETANA CARRIÓN

C'était la fin de la journée. Dalia était sur le point d'insérer la clé dans la serrure de la porte de sa maison lorsque son regard mordoré fut attiré par un étrange reflet argenté qui s'étalait sur le trottoir.

Piquée par la curiosité, elle s'abaissa et remarqua une toute petite source d'eau qui émanait d'entre les fissures acérées des dalles de béton qui formaient le sol, à quelques centimètres de la porte de sa maison. Elle bourgeonnait, lisse et silencieuse, comme une sorte de méduse transparente qui n'en finit pas de naître. Dalia leva instinctivement les yeux au ciel orange... cela faisait quelques jours qu'il n'avait pas plu.

Un vacarme de pensées discordantes, contradictoires, tantôt douces, tantôt âpres, jaillit des tréfonds de son for intérieur. Elles virevoltaient tout autour d'elle, la questionnaient avec insistance sur les causes de cette apparition, comme si au fond il s'agissait de quelque chose de très important.

Elle s'accroupit et observa longuement la larme terrestre qui, au fil de son regard, imprimait le reflet de son oeil, dilaté par l'effet de loupe que provoquait l'amas aquatique. Elle fut tentée de la toucher, mais et si c'était vénéneux? Dalia ignorait la provenance de cette eau, et elle fut d'autant plus méfiante que le doute s'immisça alors entre les mailles de sa peau et un léger frisson lui parcourut le corps.

Dalia tenta de chasser ces questionnements parasites, ce balbutiement d'étonnement, de surprise inattendue; elle verrouilla les portes des autres possibles et se dit que cette apparition aquatique ne pouvait être que la conséquence d'une conduite souterraine endommagée qui faisait remonter l'humidité vers le sol, formant ainsi une petite flaque d'eau... car oui, c'était sûr, cela faisait quelques jours qu'il n'avait pas plu.

Alors, elle se releva, avec toutes ses pensées désormais en ordre, le coeur léger, débarrassée de la surprise et de l'étonnement expulsés par la petite porte de la rationalité triomphante.

Mais les sources d'eau ne se laissent pas dompter aussi facilement.



- page 42 -

Elles attirent le regard comme un bijou tombé par terre. Dalia, irrésistiblement, lança un dernier coup d'oeil vers l'improbable petite flaque, tentée par une sorte de lointain regret qui l'invitait à se retourner une dernière fois vers l'inattendu. Le temps de ce retournement, Dalia s'était rendu compte qu'elle était sur le point de fermer la porte timidement entrouverte d'un monde différent, celui qui se trouve de l'autre côté, sous le reflet. La petite source vacilla en un clin d'oeil, puis s'assoupit entre les lézardes du trottoir sous les yeux surpris de la jeune femme.

Oui, ça ne pouvait être qu'une canalisation endommagée...se rassura Dalia. Mais d'où ? Dalia remarqua que la flaque argentée s'élargissait et que l'eau se répandait tentaculaire sur toute l'étendue de sa rue. Les forces souterraines, pensa-t-elle. Il fallait agir, appeler les pompiers, un plombier, un technicien... L'eau ne cessait de s'étaler comme un long bras solitaire à la recherche d'une proie. Dalia tourna ses yeux désespérés vers une des maisons voisines, dans l'espoir de trouver de l'aide. Elle n'avait jamais vraiment remarqué les habitations du quartier et encore moins ses occupants. Lentement, la conscience naissante de son immense solitude coula le long de ses yeux et lui serra la gorge. Elle réalisa soudain qu'elle ne connaissait personne, qu'elle n'avait jamais imaginé établir un contact avec ses voisins. En réalité, Dalia n'imaginait plus rien du tout.

C'est alors qu'elle entraperçut un regard dérobé qui pointait d'une des fenêtres allumées. Elle reprit sa clé, la rangea dans la poche de la petite robe verte qui la fleurissait et, poussée par la curiosité, se dirigea vers la maison voisine. Pendant ce temps, l'eau poursuivait sa lente expansion. Alors qu'elle s'apprêtait à sonner chez l'inconnu, la fenêtre s'éteignit et une petite main molle et blanchâtre se glissa sur la tranche de la porte qui s'ouvrait lentement. Un regard vert tout ouïe se tendit vers elle.

Intimidée, Dalia hésita puis s'empressa de faire remarquer à l'inquiétante locataire que la rue s'inondait et qu'il était impératif d'appeler un technicien. La petite dame, imperturbable, répliqua que c'était impossible, qu'il n'y avait pas une goutte d'eau ici, voyez madame comme le trottoir est sec. Une tiède rosée jaillit soudain du visage de Dalia, et de fines gouttes d'eau ruisselaient le long de ses tempes et sur son front (pourtant, cela faisait quelques jours

qu'il n'avait pas plu). La petite dame referma doucement la porte et disparut sur un ricanement pointu.

Dalia retourna chez elle. L'eau avait atteint ses chevilles. Elle se sentait confuse, perturbée par le sentiment d'un immense paradoxe qui menaçait de la conduire dans les méandres de la folie. Il lui fallait impérativement trouver le regard de la canalisation.

L'eau ne cessait de monter et elle la sentait lui refroidir le corps, humidifier ses os. L'angoisse s'immisçait entre les interstices de sa pensée, prête à jaillir et à se répandre au delà de ses extrémités. Pourtant, l'eau n'était pas encore montée jusqu'à l'oeil de la serrure. Nerveuse, Dalia reprit la clé dans sa poche, la serra vivement dans la main pour se rassurer que les choses qui se produisaient autour d'elle étaient bien réelles. Mais d'un geste instinctif, elle la jeta aussitôt à terre. La clé était devenue brûlante. Lorsqu'elle heurta le sol, le trottoir s'ouvrit en un éclaboussement gigantesque, comme une immense bouche vorace. Toute l'eau fut ravalée en un gargouillement atroce, comme des milliers de cris que Dalia ressentit au fond de son estomac.

La nuit se referma sur les pavés désormais secs. Dalia glissa son regard sur la façade de sa maison et elle remarqua que de fines gouttes d'eau glissaient lentement tout le long du mur, formant une sorte de chevelure aqueuse et gémissante, comme une gigantesque méduse qui se meut et se roule entre les mailles de la pierre et des briques.

Non, il n'était pas judicieux, à ce stade-ci de la situation, de forcer la porte de la maison.

La solitude de ce témoignage l'inonda soudain d'un chagrin occulte. De petites méduses translucides coulèrent sur son visage. Elle les vit se faufiler entre les lézardes des trottoirs, transformées en fines pièces d'argent qui s'enfouirent dans les entrailles de la terre.



## L'Autre

EMELINE ROELANDT

C'est l'heure.

Déjà j'entends l'écho de Ses pas résonner dans le couloir. Secs, réguliers, comme ceux d'un homme qui sait exactement ce qu'il doit faire et où il doit aller.

Sécheresse et régularité, deux mots qui collent parfaitement à sa peau à Lui, l'Autre.

Il reste inébranlable, que j'alterne atermoiements ou invectives, larmes ou menaces, infimes soubresauts d'une dignité depuis longtemps rongée par l'âcreté du désespoir.

Est-Il seulement de chair, cet être sombre et taciturne, ou bien est-ce une ombre malfaisante envoyée par les Enfers pour engeôler mon âme ?

Depuis combien de temps au juste me retient-Il captif dans cette cave obscure et humide, aux relents si nauséabonds qu'ils me soulèvent le cœur à chaque goulée d'air ? Je ne saurais le dire. J'ai perdu toute notion du temps humain, seules comptent Ses visites.

A chacune d'elles, le même rituel : Il dépose devant moi un bol de riz et un bidon d'eau claire dont Il emplit mon écuelle, puis remplace la litière où je me soulage. Pas une parole, pas un murmure. La porte par laquelle Il pénètre dans ma cellule reste entrebâillée, ce qui me permet de distinguer Sa silhouette, mais jamais Son visage.

La chaîne qui entrave ma cheville droite est juste assez longue pour que je puisse saisir mon repas. Lui se garde d'approcher, attendant que j'aie englouti ma ration pour reprendre bidon et bol et se retirer, refermant derrière Lui la porte du tombeau où Il m'a enseveli vivant, au plus noir de ma solitude et de mes cauchemars.

Je L'entends à présent qui déverrouille la porte.

Mes protestations, mes sanglots, mes accès de rage n'y font: c'est un mur de silence qui se dresse devant moi à chaque visite.

Les premiers temps, je me démenais comme un forcené, me tordant en tous sens, tentant de m'arracher à l'étau qui m'enserrait la cheville. Peine perdue. L'anneau auquel est accrochée ma chaîne



a dû être conçu par le Malin lui-même, aucune force au monde ne pourrait en venir à bout.

L'Autre, impassible, m'a toujours regardé tenter vainement de me libérer puis retomber avec fracas, anéanti. Avec le temps, j'ai fini par renoncer à toute velléité de rébellion. La mort semble être ma seule issue.

Ô combien serait doux l'ultime soupir ! Comme serait délicieux l'abandon suprême ! Avec quelle joie j'étreindrais l'éternité bienfaisante ! Mais la Faucheuse doit être de connivence avec l'Autre. Elle n'a jamais répondu à mes supplications, enchaînant Ses visites comme les peines à mon chapelet de douleurs.

Mais c'en est trop! Je suis las. Cette délivrance que le Destin me refuse alors qu'il m'a déjà si cruellement accablé, je ne me contenterai plus de l'attendre. Face à l'ennemi qui se dérobe sans se rendre, l'on ne peut que s'avancer. J'irai donc à la rencontre de cette Mort que j'ai si longtemps et vainement appelée de mes vœux. Drapé des lambeaux de ma volonté, je soufflerai ce simulacre de vie qui m'anime encore et, pendant que je m'étiolerai, je conquerrai à nouveau ma liberté.

La porte s'entrouvre. Mon geôlier apparaît dans le mince filet de lumière qui filtre. Il entre, les bras chargés comme à l'accoutumée. Je reste allongé, grelottant, fermant les yeux et priant qu'ils ne s'ouvrissent jamais plus.

- « Mange, dit tout à coup une voix grave et profonde. J'en reste muet.
- Mange, répète l'Autre avec une once d'irritation tout en s'approchant de moi.
- A quoi me sert de manger, je ne veux plus vivre, parviens-je à articuler, la gorge serrée.
- Je te dis de manger! assène-t-Il, avançant toujours vers moi. Est-ce une pointe d'angoisse que je perçois dans sa voix? Je suis perplexe, mais soudain mes tempes se mettent furieusement à battre.
- Qu'allez-vous me faire si je refuse ? Me battre à mort, me causer des douleurs inimaginables ? Pensez-vous que pareil traitement puisse être pire que celui que vous m'infligez ?
- Je ne t'ai jamais frappé.

- Pourquoi me retenez-vous prisonnier ? Qu'ai-je fait, qui suis-je pour mériter un tel sort ? Qui êtes-vous ? Un suppôt de Satan, un démon échappé de l'Enfer ? Répondez-moi, nom de Dieu ! » Et perdant tout sang-froid, je me relève violemment et me rue sur Lui, Le frappant de toutes mes forces au visage et à l'aine.

Titubant, Il parvient à se dégager et halète :

- Tu n'es qu'un imbécile. Je t'avais épargné jusque-là, mais à présent tu ne me laisses plus le choix. Je vais devoir sévir. » Et d'une de Ses poches, Il sort une longue lanière de cuir terminée par une boucle d'acier. Une ceinture, Il va me fouetter avec une ceinture!

J'éclate soudain de rire et lâche avec tout le mépris du monde :

- Mais tu es complètement fou, ma parole! Pauvre demeuré.

A ces mots, l'Autre semble se raidir, puis, d'une voix douceâtre, murmure :

« Si je suis fou, comme tu le dis, je t'invite à partager ma folie. » Et d'ouvrir la porte à toute volée, laissant la lumière du couloir irradier toute ma cellule. Aveuglé, je me couvre les yeux des deux mains. Quand ma vision s'est habituée à cette clarté nouvelle, je dirige mon regard vers l'Autre et là je ne peux que hurler, hurler à pleins poumons, tandis que je sombre dans une horreur sans nom...

\*\*

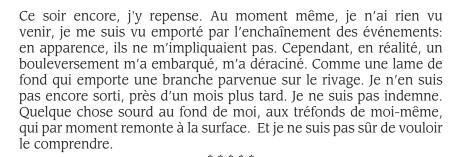
Hôpital des Mimosas, service psychiatrique, chambre n°15. Patient : Jacques Valier.

- Eh bien alors, Jacques ! L'infirmière de nuit m'a raconté que vous aviez été extrêmement agité cette nuit ! Vous avez paraît-il réveillé tout l'étage ! Qu'est-ce qui s'est passé, mon vieux ?
- J'étais... dans la cave... Il... je L'ai frappé... Il a allumé...
- De qui parlez-vous, Jacques! Quelle cave?
- L'Autre... mon geôlier... j'ai vu Son visage... c'était... oh mon Dieu c'était...
- Calmez-vous, Jacques, s'il vous plaît! Que voulez-vous me dire?
- Il... Son visage... oh Seigneur! Son visage... c'était moi!
- Jacques ? Jacques ? Revenez-moi ! Jacques, est-ce que vous m'entendez ? Jacques ! Jacques !



# *Un jeudi comme tant d'autres*

MARC LABEEU



C'était un jeudi comme tant d'autres. J'avais pu quitter la fac en fin de matinée. Après un frugal dîner, j'avais passé l'après-midi bien agréablement entouré de mes livres. Je rédigeais une note de synthèse que je n'aurais sans doute jamais à communiquer à quiconque. Toutes mes pensées étaient accaparées par mon travail, m'isolant du monde des autres vivants, hors du temps. Ce n'est qu'après avoir allumé la lampe de bureau que j'ai réalisé: plusieurs heures s'étaient écoulées, il faudrait que j'interrompe mes recherches pour me préparer. Je serais en retard, comme souvent, comme toujours en fait. Rien de grave. J'aurais droit aux taquineries habituelles, je sauterais sans doute l'apéritif pour ne pas retarder plus mes hôtes. Le temps de passer sous la douche et d'enfiler d'autres vêtements, d'entrer dans la peau de mon personnage un peu plus sociable: les livres ne demandent pas autant de chichis! J'ai dû jeter un œil par la fenêtre et questionner le thermomètre extérieur pour savoir à quelle météo adapter mes vêtements: temps sec et clair, assez doux pour ce début de printemps. Je passerais par le fleuriste près de l'accès à l'autoroute, il reste ouvert assez tard.

Mathilde m'a ouvert la porte et m'a accueilli d'un large sourire. Le courant est toujours bien passé entre nous. Son mari, David, s'est levé à mon entrée dans le salon, sourire ostensible aux lèvres, a fait signe de regarder sa montre puis m'a embrassé avant de lâcher la phrase attendue: "Tu nous excuseras, on avait peur de mourir déshydratés!



- page 50 - - page 51 -

Je te sers un verre?" Un autre couple était là, que je ne connaissais pas. Des quadras eux aussi. "Je te présente Elodie et Bertrand, ils habitent six maisons plus loin. Ils ont emménagé il y a moins d'un mois, on a sympathisé." Voilà bien du David tout craché! Je l'imagine être sorti le jour du déménagement pour proposer un coup de main ou un rafraichissement, souhaiter la bienvenue dans la rue, faire connaissance entre voisins. Le cœur sur la main. Mathilde est plus réservée. Elle connaît son homme, elle apprécie sa générosité. Elle l'aime comme il est, elle l'aime pour ce qu'il est. Elodie et Bertrand forment un couple contrasté: tant lui est long et discret, tant elle est rondelette et volubile. Elle soutenait David dans sa volonté d'établir des liens, de tenir la conversation et éviter les moindres temps de silence. J'ai choisi de m'asseoir aux côtés de Bertrand, verre de vodka à la main. David m'a présenté comme un "éminent scientifique". Je n'ai pas pu y couper, en réponse aux multiples questions d'Elodie, j'ai précisé que j'étais historien, spécialisé dans l'histoire de Jérusalem. Oui David, j'ai en effet "commis quelques publications" à destination d'autres historiens qui n'avaient d'ailleurs pas manqué de critiquer certains points, à juste titre. C'est justement sur ces points que je travaillais encore il y a une heure. Mais je n'allais pas me laisser embarquer aussi facilement, je suis un piètre conférencier. Je préfère écouter que faire la conversation, comme Bertrand m'a-t-il semblé. L'arrivée de Mathilde nous invitant à passer à la salle à manger m'a permis d'esquiver.

Les places à table ont été attribuées de manière très conventionnelle par David: le couple d'invités d'un côté, son couple de l'autre, moi en bout de table, alternance homme-femme respectée. Alors que le velouté aux courgettes récoltait les éloges, la conversation prenait son élan, les rires fusaient, plus éclatants chez les uns, plus retenus chez les autres. L'ambiance était bonne, détendue, un repas agréable de fin de semaine. Après les questions relatives aux tracas des déménagements, l'intérêt porté au boulot d'infirmière d'Elodie, d'électricien de Bertrand, un premier signe de gêne est apparu. Je l'avis capté sur le moment mais il avait été vite oublié, pour moi du moins. Ce n'est que plus tard, au cours de cette longue nuit sans sommeil, qu'il m'est revenu. Ce sont mes questions à Mathilde à

propos des cours de céramique qu'elle avait entrepris qui ont semble-t-il déclenché ce malaise. Alors que Mathilde répondait joyeusement, j'avais perçu une crispation sur le visage d'Elodie. Bertrand n'avait rien dit mais avait discrètement serré la main de sa compagne, échangé avec elle un regard teinté d'inquiétude et de volonté de soutien.

Le repas s'est poursuivi. Nous venions d'attaquer le plat principal, un poulet tikka masala en souvenir du dernier voyage familial de nos hôtes, lorsque la discussion a roulé vers les enfants et leurs activités. Mathilde évoquait les études et loisirs de ses deux enfants, les difficultés que vivent des parents d'adolescents. Là où elle s'exprimait avec sobriété, David relançait avec un trait d'humour, marquant un sage détachement face à la situation. Célibataire, même si je ne l'ai pas toujours été, sans enfant de toute façon, je ne pouvais pas donner d'avis, juste relancer l'une ou l'autre question qui témoigne de mon intérêt sincère pour ces deux jeunes que j'apprécie. Je suis d'ailleurs le parrain de Julie, la petite sœur de Thomas. Dès le début de cette conversation, Bertrand à nouveau avait pris la main d'Elodie. Cette dernière, si présente jusque-là aux échanges, s'exprimait moins depuis quelques minutes. Elle s'était d'ailleurs assise plus en arrière sur sa chaise, le dos redressé, comme pour prendre distance. Son regard était plus absent. Elle si enjouée auparavant était à présent presque pâle malgré la chaleur et le vin. Elle ne levait d'ailleurs plus ni les yeux ni son verre de rouge mais prenait très souvent celui d'eau pétillante. Bertrand veillait à le lui remplir, gardant la bouteille à portée de main, attentif et attentionné. Mathilde a perçu cette tension. Elle a interrogé Bertrand du regard, discrètement, sans un mot. Elodie s'en est rendu compte. Aussitôt elle s'est levée, repoussant brusquement sa chaise. Sans rien dire, d'un pas décidé, les joues rouges et la mâchoire serrée, sous le regard interloqué de David, elle a rejoint le corridor, emporté sa veste sans même l'enfiler et est sortie de la maison, laissant les portes ouvertes derrière elle. Bertrand l'a suivie. Il a bafouillé quelques mots d'excuses inintelligibles et est sorti à son tour, veillant quant à lui à refermer la porte de rue. Son expression passait de l'inquiétude à la gêne. Mathilde a accompagné jusqu'au seuil de la maison, sans rien dire, sans rien demander. David est resté assis sur sa chaise, abasourdi. Je suis resté moi aussi à table, silencieux, reprenant une gorgée de vin et fixant le verre pour éviter de regarder David. Au retour de Mathilde dans la salle à manger, David s'est exprimé avec nervosité, presque fâché: "Mais qu'est-ce qu'il s'est passé? On a dit quelque chose qu'il ne fallait pas?" Et s'adressant à moi: "Tu y comprends quelques chose toi?". Je crois qu'il avait plus besoin d'être rassuré sur ses devoirs d'hôte bien remplis que de comprendre la réaction de ses deux invités. Mathilde est restée songeuse, sans répondre à son mari. Elle a débarrassé la table et s'est affairée à la cuisine pour plonger dans ses pensées. Quelques minutes plus tard, elle est revenue avec le dessert: trois bols de tiramisu fait maison. David poursuivait son monologue auquel je ne répondais que le minimum. "David a-t-elle dit, arrête! Tu n'es pas en cause. On ne sait pas ce que vit Elodie. Sans le savoir, et on ne doit pas culpabiliser pour cela, on a peut-être abordé un sujet qui a remué une souffrance en elle? On les connaît à peine, on ne sait rien d'elle, rien d'eux!". La conversation a repris autour d'éléments insignifiants de notre quotidien. Le ressort était cassé. J'ai terminé mon bol, bu mon café puis suis parti à mon tour, sans trop prolonger la soirée. David m'a dit au revoir en espérant une prochaine rencontre plus sereine. Je l'ai rassuré en lui souriant puis j'ai rejoint la voiture. La porte de mes amis s'est refermée.

Je n'ai pas démarré tout de suite. Quelque chose s'était passé que je n'identifiais pas encore, là en moi, au fond de moi. Quelque chose me remuait. Je n'étais pas accaparé par des pensées relatives à Mathilde et David, ni même concernant ce couple entrevu pour la première fois. Non, j'étais l'objet de mes propres sentiments confus. Et ça, je n'en avais pas l'habitude.

J'ai mis en route le moteur et j'ai roulé. Je n'avais pas pleinement conscience de la direction que je prenais. Je savais ne pas vouloir rentrer chez moi où j'aurais tourné en rond. Sans trop m'en rendre compte, j'ai traversé la ville déjà silencieuse, la voiture glissant sans encombre. J'ai gagné le ring puis l'autoroute. Je conduisais presqu'en pilotage automatique, calmement, avec détachement. Les kilomètres défilaient. J'ai dépassé Gand puis Bruges. Je me suis retrouvé quelques

minutes plus tard du côté de Wenduine. Cette région côtière m'a vu bien souvent, pendant de nombreuses années. Jusqu'il y a trois ans, bientôt quatre pour être précis. Jusqu'à ma rupture avec Louise.

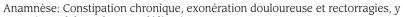
J'ai poursuivi par la route principale vers Le Coq et me suis arrêté à mi-distance entre ces deux stations, en bord de route. J'ai gravi la pente de sable, traversé le sommet des dunes et me suis arrêté enfin, sur la pente face à la mer, dans l'un de ces enclos d'ajoncs. Je me suis assis là, à même le sable. La marée était haute, le bruit des vagues me parvenait clairement. La nuit était relativement claire et douce. En tout cas, je n'ai ressenti aucun froid. Le bruit des vagues me bercait, leur mouvement de va-et-vient retenait mon attention dans un mouvement hypnotique. J'étais là, sans trop penser, sans suivre un fil de pensée, moi si rationnel d'habitude! Combien de temps est passé, je ne pourrais le dire. J'en suis arrivé à prendre conscience de ma présence hirsute, là, en bord de mer, un jeudi, en pleine nuit. Que s'était-il passé? Qu'avait réveillé en moi cette soirée, cette sortie à la fois brusque et taiseuse, inexpliquée d'Elodie? Je n'en savais rien... Je n'en sais toujours rien. Ou plus honnêtement, si, je sais qu'elle est en lien à mon histoire avec Louise. Ce n'est sans doute pas par hasard que je me retrouvais dans ces dunes qui nous avaient cachés des regards lorsque nos corps étaient enlacés. Cette main de Bertrand sur celle de sa femme à table tout à l'heure, mes mains qui ne protègent plus aucune main aimée depuis la rupture...

Personne n'a jamais rien su de ma part de ces événements, je les ai enfouis. Ils m'ont néanmoins forcé à découvrir des pans de moi-même que j'ignorais comme si le sable était venu les cacher. Mais ils sont là, mystérieux, ils font partie de moi. Je ne les cerne pas, pas encore. Je pourrais décider de les mettre à jour... Je me découvre un peu lâche. J'ai peur de réveiller ma douleur. Je préfère les laisser à nouveau se couvrir des dépôts apportés par mes marées intérieures.



# De Profundis

Isabelle De Vriendt



compris en dehors de toute défécation. Examen clinique: Surcharge pondérale.

Absence de douleurs abdominales spontanées.

Sensibilité importante à la palpation, contracture musculaire.

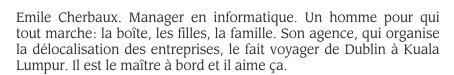
Absence d'hémorroïdes externes.

Toucher rectal: douloureux.

Irritabilité à surveiller.

R/ Lactulose sirop 30 ml 2x/j

analyses de selles à réaliser par le patient.



Emile nourrit le projet de s'exiler sur Mars. Il participe financièrement à *Mars One* et aspire à être parmi les élus qui seront de l'expédition. Ultime voyage vers un inconnu gorgé de nouvelles conquêtes. Il évite d'en parler autour de lui. Les premières réactions l'en ont découragé. Son père l'a même menacé de le déshériter s'il poursuivait dans cette voie: hors de question de dilapider la fortune familiale pour une lubie d'enfant. Emile a posé sa candidature et jouit en secret à la lecture des nouvelles de *Mars One*.

Côté coeur, tout roule. Emile donne du verbe et s'applique à maîtriser l'attention de la femme qu'il convoite. Il est gagnant sur tous les plans.



- page 56 - - page 57 -

*Né de ta chair L'enfant Comme une évi*danse

Avec une tache Parfaite Au bord de l'oeil droit

Quand même, Emile a terriblement peur du vide. La nuit, écrans et café le gardent éveillé jusqu'à l'épuisement. Souvent, il se réveille le front sur le clavier et tente quelques étirements pour soulager les douleurs qui font surface le temps de sa somnolence.

Son corps est un poids qui l'encombre, manger, une perte de temps. Quand il n'est pas forcé de conclure une affaire autour d'un repas, il avale des biscottes et s'hydrate sans jamais porter attention au liquide qu'il ingurgite – eau, lait, soft, café. Cet organisme qui rejette autant qu'il absorbe est sans intérêt.

Il a bien fallu s'y arrêter, pourtant, quand Emile s'est mis à déféquer du sang. L'Internet a greffé de l'inquiétude à sa fatigue. Il a pris rendez-vous et a continué sa vie comme si de rien n'était.

Chez le spécialiste, Emile n'a pu maîtriser sa nervosité lorsque, après s'être dévêtu, il a été prié de se courber vers le sol, les jambes écartées. S'arrêter à son corps, qui plus est à son anus, lui est apparu d'une révoltante indécence.

Analyse des selles: GR + Absence de cellules néoplasiques. Flore intestinale anormale. Salmonella. Possibilité de pathologie hémorroïdaire interne. Réaliser une coloscopie. La colère pour le corps médical tout entier n'est pas prête de s'éteindre. Pour la première fois, Emile doit annuler un avion. Il fulmine. La seule pensée que son collaborateur irait seul le crispe. Il doit pourtant s'y résoudre. Il a compris l'urgence de l'examen et le risque encouru d'un cancer pris tardivement. Il ne peut y couper.

Emile a une aversion viscérale pour les hopitaux et les médecins. Se livrer aux mains des infirmières l'agace, prendre le temps de faire ausculter son corps et d'en détailler les dysfonctionnements l'horripile. Il a le sentiment d'avoir toujours détesté ce monde qui se croit tout-puissant face au cycle de vie et de mort.

Il s'arrête à ce corps qu'il ignore depuis toujours. Son regard face au miroir glisse sur le côté de l'oeil droit, vers sa tache, pour rebondir sur la joue et atterrir sur l'oreille aux peaux mortes. Il prend soin de son physique comme de sa voiture, instrument qui lui permet de fonctionner et de dominer, sans plus. Aucun sentiment de fierté ou d'affection face à cette carcasse dont il s'étonne qu'elle plaise à ce point aux femmes.

Son oeil est fixe Sans larme Paupières tendues

> *Après le corps L'enveloppe Te voilà vidée*

Il est des matins où il se sent comme neuf. C'est étrange. Il prend le temps d'observer ce vide dans la tête, et ce présent tout autour, informe et dense. Il pense à sa mère.

Il ne veut pas qu'elle l'enterre. C'est à lui de l'enterrer avant de partir sur Mars. Qu'il lui survive, à elle et à toute l'humanité. Il partira avant qu'on puisse le savoir mort. Son père ne compte pas.

Depuis *Mars One*, il a pris ses distances. Sa mère a laissé dire, elle n'approuve pas ce projet mais surtout n'y croit pas et ne s'en inquiète aucunement. Son regard en dit long sur les pensées qu'elle tait. Il perd le contrôle de cette femme qui jusque là était pourtant à son service.

Un matin qu'elle lui manque, il s'immisce dans son ordinateur, actionne sa webcam, plante son visage dans les yeux. Elle est sans maquillage, sans vêtements, sans joie. Elle n'a rien remarqué. Une crampe au ventre le plie en deux. Il éteint l'écran.

Très vite, le monde des affaires surgit; il s'écarte un instant puis s'engouffre dans une intense activité de neurones toute en électricité. Emporté sans égards dans la course des *to do*, il oubliera vite.

Coloscopie totale réalisée sous anesthésie générale.

Appareil: VIDEO OLYMPUS

Au niveau du côlon gauche, présence de deux polypes hyperplasiques

de 1 mm et de 2 mm réséqués à la pince à biopsie.

Progression de l'endoscope jusqu'au bas-fond caecal.

Dilatation pathologique de côlon.

Conclusions: dolichocôlon, analyse histologique des polypes

Traitement: Daflon 2x/j

Violence et ironie. Au sortir de son examen, Emile apprend qu'une pneumonie a emporté sa mère. Il ne la savait pas malade. A-t-elle voulu lui épargner l'hôpital? Ou le punir de l'avoir délaissée ces derniers mois? Il se consume dans ce silence et ce départ en douce. Elle lui a échappé. Elle et lui étaient dans le même hôpital.

Avant de préparer son enterrement, Emile se rend à la maison de retraite où son père n'attend plus rien ni personne. Il s'inquiète auprès des infirmières de son état de santé. Il est obligé de décliner son identité avant que l'une d'elles ne lui réponde. Stationnaire.

Quelques minutes plus tard, Emile est face au père, qui ne fait plus l'effort de regarder les visages. Emile prononce le nom de la défunte, lui dit la pneumonie, guette le moindre signe de conscience, est pris de vertige face au vide de l'autre. Le quitte sans l'embrasser.

Il découvre sa mère.

Il se plonge dans les formalités à remplir, les lourdeurs administratives, traverse une zone hors du temps qu'il ne devrait pas se permettre, depuis le poste qu'il occupe. S'absenter ne comptait pas il y a 30 ans, on pouvait porter le deuil. Aujourd'hui, il mettra 4 mois à rattraper le retard d'une semaine. Il s'étonne de vouloir prendre ce temps. Rien d'autre pourtant n'a d'importance.

Le soir de l'enterrement, quand il se retrouve seul, il se sent presque soulagé. Presque, car il lui faut encore "vider la maison", expression dont il use pour la première fois et avec la précaution de celui qui approche un secret réservé aux initiés.

*Il te fait peur Déjà Et ça t'étonne* 

Tu ne dois pas C'est clair Il te détruira

Cupide avide Acide Enfant il restera Il tombe sur un dossier qui porte son nom. *Emile*. Il n'en connaissait pas l'existence. Il s'y arrête, mesure ses gestes, prend soin d'ouvrir la farde avec lenteur, comme on freine une déclaration, avant qu'elle ne vous tombe dessus.

A l'intérieur, peu de choses. Quelques cartes tachées de son écriture, depuis des camps de vacances. Des diplômes d'un autre temps: études primaires, certificat de musique de chambre... Son père les aurait brûlés. Sa mère les avait gardés. Quelques photos. Une enveloppe d'une plume nerveuse. Jamais vu. Une lettre signée *Maman d'Emile* et qui ne colle pas à l'écriture de la défunte.

Sous ses yeux, cette lettre jaunie comme les dents déchaussées d'une mâchoire exsangue. Trois feuilles rabotées par le temps, comme la peau diaphane d'une femme à mourir.

Il a besoin de lire ce qu'il sait déjà, ce qu'il reconnaît, enfin. Il lit sa mère. Sa véritable mère. Il ne l'écoute pas vraiment. Il préfère s'observer. Il guette une larme ou le tison d'une colère. Il s'étonne. Une mère l'a abandonné, une autre lui a tout caché. Et pourtant, rien ne vient.

Deux mots griffent ses yeux et le frigorifient. *Aimez-le*. Ni chagrin, ni colère. Mais la haine qui se glisse, là. Une haine qui pétrifie le deuil d'une mère et qui désire la mort de l'autre. Plus violente que jamais, une crampe lui laboure le ventre et le jette par terre. Il se tord de douleur. Il est le fils d'une lettre qui lui déchire les entrailles.

Résultats de l'analyse: Absence de cellules pré-cancéreuses à l'histologie Adénome commun. Colonoscopie de contrôle dans 1 an. Entre ses mains, sa tête vidée d'images.

Il y a cette femme qui lui a menti pendant 50 ans. Cette femme qui a cru pouvoir écrire l'histoire en traçant au stylet le contour d'une maman. Deux mots ont effacé d'un trait les deux syllabes. L'ardoise magnétique ne leurre plus personne.

Entre ses mains, sa tête lourde de mots.

Il y a cette haine, 50 ans enfouie dans ses entrailles, qui se déverse en un sifflement strident. Ce corps, sorti il y a 50 ans d'un autre corps, se libère des mensonges et explose en soubresauts de sanglots secs.

Entre ses mains, sa tête pleine de manques.

Il y a cette autre femme qui l'anéantit une seconde fois et lui vole son passé. Cette femme qui dès sa naissance l'a laissé flotter sans attache et qui aujourd'hui lui ravit sa mère, elle qui n'a pas eu le courage de l'être.

Emile veut lui crier sa haine jusqu'à ce qu'elle soit sourde, cette femme qui n'a rien donné et qui lui a tout pris.

Echappe-toi Oublie Garde-toi de lui

Et il se tut L'Oracle Sorti du néant.

Intérieur nuit. Un cri. Il ne réveille qu'elle. Couchée dans la salle commune, elle émerge de l'ailleurs. Très vite, elle sait. Le cri lui vient de son rêve. Personne d'autre qu'elle ne l'entend. Elle se redresse. Une douleur l'a saisie, elle irradie, du nombril vers l'intérieur. Elle

sait qu'il sait, maintenant, le fils. Mais elle est encore en sécurité. Elle partira avant qu'il ne puisse l'atteindre, vraiment.

Il ne lui reste que quelques heures. Une semaine tout au plus. Elle l'a lu, hier, dans l'iris de l'infirmier. Elle s'amuse de ses efforts pour taire l'évidence. C'est parce qu'il ne le sait pas qu'il est encore un ange.

Elle est prête à partir. Par-dessus les aiguilles de la haine crochetées dans le ventre, elle ressent subitement une grande paix.

Elle aura pu fuir tous ses démons, in extremis. Aujourd'hui, elle est sauvée. Cinquante années sont balayées du regard. Elle ne va pas audelà. Ces années-là sont à taire.

Elle s'allonge et, le regard rivé au plafond, elle s'apprête à accueillir l'éternité.

- page 64 -



© Collectifs d'écrit



## Oublie et souviens-toi

CINDY EMMANUELLE JADOT

Le silence.

Je te déteste. Je te hais.

Dévastée. J'ai arrêté de sourire. Nous, mon cœur et moi stoppés net.

Tu t'es précipité sur ce train. Toi qui avais horreur de courir! Quel con! Tu pensais à quoi?

Ce serait juste abandonner une lutte inutile dans le noir. En finir. Ben tiens.

« Je suis mort, en somme le moyen importe peu puisque la fin est la même ». Non, non, non ! Je ne ressens pas la même chose que si tu avais été heurté par une météorite, mordu par un ours, étranglé par ton boss, tué par un fou furieux de la kalachnikov.

Merde! Tu avais peur de quoi? T'en avais marre de quoi? Comment t'en es arrivé là? Ta souffrance, tu pouvais la partager avec moi, j'étais là. Là! Tu souffrais d'une douleur que rien ne vient ni arrêter ni soulager, ok. Ok, t'avais mal, c'est réglé. Super, on n'en parle plus. On ne parle plus. A very bad trip ...

Je te déteste. Je te hais.

Je crie et personne ne l'entend. Seule je pense, seule je ressens, seule je pleure. Ce cri, c'est toi qui n'es plus là.

Dire que je voulais être toi. Je t'aimais tellement. Maintenant, c'est décidé, je t'oublie! Incompris tu as peut-être été. Incomprise je suis. Je me voudrais intacte de toi. Comment je fais maintenant?

- page 66 -

- page 67 -

A la vie à la mort ! La liberté avant tout. La liberté ? Tu en as rien fait Connard ! Tu as rencontré un obstacle insupportable, eh bien, ta solution était toute trouvée. Super.

Tu as décidé de te casser. Ok. Disparaître, c'est ton choix. Ok, sors de ma tête tout de suite alors!

Tu reviens par flashs, nuit et jour. Je me repasse les événements en essayant de savoir comment j'aurais dû faire pour que cela n'arrive pas. J'y pense tout le temps. Jamais je n'accepterai.

Pas d'explications. Rien. Le vide. Et si... et si... une vraie torture. Tu as choisi ta fin. Combien de temps cela t'a pris ? Pas de réponse, il n'y a que le silence. Je hais ce silence.

Arthur. Arthur Jess Sow. 16 ans. 3 ans que l'on se connaissait. Beau mec brun ténébreux. Guitariste hors pair. Blouson de cuir noir. Humour noir. Sensible. Tout pour me plaire.

Extrême.

Un samedi soir. Un flash et puis plus rien.

Tu es parti. Je reste. Sans toi. Le vent doux me caresse la joue et balaie mes cheveux. Amère, je ne le serai pas. Fragile, je me sens fragile. Je pars pour mieux me détacher de tout cela. Bonjour Harlem, je sèche mes larmes.



## Les auteurs

Mais qui sont-ils?

#### Jean-François Brouillard

Jean-François est né d'une rencontre liant la chaleur passionnée, du Sud andalou, et la froideur déterminée, du Nord belge. Coups de foudre pour Montserrat de Roblès et pour Vivre debout de Brel. Il a une attention forte pour tout ce qui touche à l'HUMANITUDE: Tolérance, Justice, Passions de vie et d'amour, Éveilleurs d'âme. Ecrire pour lui, c'est un désir de laisser aux lecteurs, à travers l'intimité des mots posés, une possible infime empreinte.

#### Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana prend la plume d'un malheureux volatile déplumé et se met à écrire sur le dos du ciel des microcontes peuplés d'étoiles de mer, de feuilles mortes, de montagnes, de peaux de lapin, d'hommes et de femmes un peu bizarres.

#### Ivan de Villeneuve

Dès sa naissance, la vie l'a voulu différent. Son handicap moteur cérébral, il l'a porté avec tout le courage possible. Aujourd'hui, cela dépasse ses capacités. Depuis sa chute, il a perdu son bonheur de tous les jours. Il cherche la sortie du souterrain... y arrivera-t-il un jour?

#### Isabelle De Vriendt

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres ; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient et à ce qu'ils vivent. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...



- page 70 - - page 71 -

#### Tamara Frunza

Spontanée et tout en restant rêveuse, Tamara s'emporte corps et âme dans la valse de sa création. Sous des ailes de rossignol, elle chante son inspiration pour les siens, sensibles, acheminée leur joie du cœur. Aux côtés de Friedrich Schiller, et ses mots émouvants, elle admire "la fantaisie comme le symbole d'un éternel printemps".

#### Cindy Emmanuelle Jadot

Eglantine, Capucine, Clémentine sont des prénoms qu'elle aurait pu porter, gourmandise et douceur de vivre... Cindy Emmanuelle est un peu plus rock avec une touche d'espièglerie et de mélancolie.

#### Marc Labeeu

Des apparences anodines, des souffrances larvées... Son écrit laisse le lecteur parfois en suspens... comme des embruns en suspension dans l'air de Wenduine? A travers la production de son texte, Marc a aimé jouer sur plusieurs degrés des souterrains de la personne humaine. Se livre-t-il lui-même au travers de son personnage principal ou dissimule-t-il sa personnalité? La question reste ouverte!

#### Amaya Mansito

Elle a rejoint le Collectif en février pour le plaisir de l'écriture, des mots, et du travail en commun; elle en ressort quelques mois plus tard avec une couverture illustrée, et un travail solitaire de tentative de mise de page... Allez comprendre.

#### Emeline Roelandt

Des livres, elle en a dévoré dès sa prime jeunesse : romans, contes et légendes la transportaient d'allégresse.

Des lignes, elle en a tracé au gré de son inspiration : poésies, nouvelles pour déployer son imagination.

Des liens, elle en tisse désormais grâce aux Collectifs d'écrits : rencontres, partages la nourrissent à l'envi.

#### Sofia Tahar

Sofia, jeune auteure ambitieuse qui voit en l'écriture une fenêtre quittant le fatalisme de la réalité. Celle qui n'a pas encore pu atteindre son but. Fascinée par le monde antique et le fantastique, elle écrit une trilogie.

#### Debora Tillemans

Elle écrit comme d'autres roulent en roller skates, pour s'oxygéner l'esprit le temps d'un samedi après-midi. Conciliante mais sans complaisance, elle sait mener sa plume là où elle veut, avec l'autorité d'une rêveuse éveillée.







## Les lieux traversés

L'ITINÉRAIRE DU COLLECTIF DES ALLUMÉS DE LA PLUME (CAP)

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

#### Maison des Cultures et de la Cohésion sociale Molenbeek-Saint-Jean

www.lamaison1080hethuis.be

La Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale est un service à part entière de la commune de Molenbeek-St-Jean. Au cœur du Molenbeek historique, située à la frontière symbolique de l'autre rive du canal, sur un territoire riche de populations variées, la Maison des Cultures constitue un espace artistique de service public. Elle établit des relations directes avec les habitants, dans un rapport de proximité, notamment par le biais des ateliers organisés pour les adultes et les enfants et la Court'Echelle, espace consacré à la petite enfance.

Lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de dialogue, la programmation de la Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale s'organise selon 3 axes : les besoins et les réalités quotidiennes des habitants de Molenbeek, la thématique annuelle préétablie et les propositions extérieures (demandes faites par les écoles et associations locales) en privilégiant la création vers la mixité culturelle et les relations intergénérationnelles.

C'est l'hiver. Dans la classe d'une ancienne école transformée en lieu d'échanges culturels, le CAP se lance dans des débats autour de différents thèmes. Le sujet est lancé : « les mondes souterrains ».

- page 74 - - page 75 -

#### Le Phare - Uccle

www.bibli-uccle.irisnet.be/montjoie.html

Le Phare, outre son rôle de bibliothèque-médiathèque de la commune d'Uccle, développe des projets diversifiés. Ainsi, on y propose des ateliers d'écriture (parfois autobiographiques), des lectures de contes (par des conteurs professionnels), et bientôt divers ateliers et animations liés à Europalia Inde. Le Phare illumine également le monde du livre à travers un projet «genre» visant à lutter contre les stéréotypes sexistes dans la littérature de jeunesse.

C'est encore l'hiver, il fait toujours frais. Dans un grand espace lumineux à la lisière du Bois de la Cambre, les écrivants des Allumés de la Plume, clairsemés dans les rayonnages des livres de la bibliothèque, lisent leurs premières ébauches.

#### Galileo - Schaerbeek

www.galileo.be

Le Galiléo est le nom du bâtiment récemment acquis par la Haute Ecole Galilée et qui abrite depuis bientôt deux ans les activités de formation de deux de ses quatre départements: l'ISSIG (soins infirmiers) et l'ISPG (pédagogie: formation des institu-trices/teurs préscolaires, institu-trices/teurs primaires et agrég-ées/és de l'enseignement secondaire inférieur).

Située à deux pas du Botanique, en plein centre-ville, la Haute Ecole Galilée, rattachée au Pôle Louvain, se veut Une Haute École ouverte, multiculturelle, à taille humaine, ancrée dans la ville et au cœur de l'Europe. Elle met l'étudiant au cœur de son projet et vise la formation de professionnels acteurs de la société et au service de celle-ci.

La HEG met occasionnellement en location de beaux espaces de réunion ou des auditoires.

C'est le début du printemps, cette fois-ci, il fait plus chaud. Dans la salle de réunion des professeurs, chacun présente son texte à l'ensemble du CAP, après quoi, les relectures vont bon train : les écrivants croisent les regards en trios sur les productions provisoires afin d'adresser des critiques bienveillantes à chaque auteur et l'aider ainsi à peaufiner son texte. La séance se termine à la terrasse du café Bota.

#### L'espace Lumen - Ixelles

lumen.be@gmail.com

C'est à l'initiative de l'abbé Pierre Goossens qu'il fut décidé en 1958 de construire un nouveau centre moderne, vaste et clair pour l'église Sainte-Croix. Le projet fut confié à l'architecte Paul Rome qui avait déjà restauré l'église en 1942 et l'aménagement intérieur au décorateur Jean Keup. Ce lieu au service des activités paroissiales, sociales et culturelles tant de la paroisse que du quartier, comprendrait une salle de spectacle de 500 places pour cinéma, théâtre et conférences, un foyer/bar au rez-de-chaussée, une salle polyvalente, une salle de billard au premier étage et de spacieux locaux paroissiaux, un secrétariat, une bibliothèque et un lieu de consultations prénatales.

La première pierre fut posée le 29 juin 1960 et l'inauguration de la première partie eut lieu un an plus tard en présence de Mgr Suenens. Depuis, le bâtiment de quatre étages, premier volet d'un projet plus vaste, est resté tel quel, dans l'atmosphère et les éléments caractéristiques de l'époque, comme les matériaux, les couleurs, les luminaires, les sièges et même les frigos Majestic. Les différentes salles, dont la salle de spectacle, n'ont jamais désempli depuis. Elles sont le cadre de rencontres, d'évènements et de spectacles très variés.

Fin avril, c'est encore le printemps mais le temps est maussade. Dans les mansardes de cet espace culturel «libre» très peu connu, les Allumés de la Plume se réunissent là où quelques jours plus tard sera organisée une rencontre avec d'autres Collectifs pour une auberge espagnole bien animée.

## La bibliothèque d'Ixelles

www.bibcentrale-bxl.be

Outre la location de livres pour adultes et enfants, la Bibliothèque Publique Communale Francophone d'Ixelles organise une série d'activités et d'animations destinées aux enfants et aux plus grands. Par exemple, elle propose des séances de cinéma (La Bibliothèque fait son Cinéma), ainsi que des clubs de lecture pour les petits, les ados et les adultes. Des contes et comptines sont également proposés pour les enfants, de même que diverses activités autour du livre telles que

des ateliers d'écriture. La bibliothèque d'Ixelles est aussi un espace d'exposition pour des artistes plasticiens et un lieu d'accueil pour les mordus ou curieux de littérature à travers les petites déjeuners littéraires. Par ailleurs, la bibliothèque organise des colloques dont elle publie les actes et réalise des bibliographies.

Voilà l'été, malgré le vent. Dans une autre bibliothèque chaque écrivant lit à voix haute le texte d'un autre écrivant dans un grand fauteuil rouge. Chuut, on enregistre...

#### Le Toit - Etterbeek

www.larche.be/index.php/bruxelles

Le Toit a été fondé en 1971 par le Père André Roberti, comme un lieu d'accueil ouvert à tous.

En 1973, il a rejoint la communauté de l'Arche de Jean Vanier. L'Arche vise à accueillir et donner confiance aux personnes avec une déficience mentale pour qu'elles puissent développer leur autonomie et trouver leur place dans la société. L'expérience de la relation réciproque et communautaire permet à chacun de tisser des liens et de s'épanouir, en développant son humanité et sa spiritualité, dans un cadre professionnel de qualité. Les éducateurs et volontaires y sont appelés à transformer leur regard sur le handicap, par une expérience de vie qui les ouvre à la différence. L'Arche compte aujourd'hui 146 communautés dans 35 pays sur les 5 continents.

Il fait vraiment chaud. Une belle maison de maître transformée en un lieu d'accueil très familial, à deux pas du rond point Schuman, ouvre ses portes au CAP, qui s'affaire à agencer les textes en les accrochant à un fil à l'aide de pinces à linge.

#### Le WIELS - Forest

www.wiels.org

Au WIELS, centre d'art contemporain à Bruxelles, on aime tisser des liens avec le quartier, qui se veut durable à plus d'un titre. A sa manière, le WIELS rappelle à chacun combien l'art est ancré dans le quotidien.

C'est toujours l'été. Dans les sous-sols d'un haut lieu culturel de la capitale, les Allumés de la Plume échangent autour de l'édito et de

la présentation finale ; une belle lumière passe par le soupirail. Le Collectif termine sa réunion à la cafet' du Wiels.

#### Bruxelles-J - Ixelles

www.bruxelles-j.be

Bruxelles-J est un projet coopératif d'information réunissant depuis 1996 différents acteurs de l'information jeunesse actifs en Région de Bruxelles-Capitale. L'association met en œuvre des activités d'information pour les jeunes (site Internet, e-permanence de l'information jeunesse, réalisation de capsules vidéo d'information, organisation d'ateliers vidéo pour les jeunes, etc.) de façon à favoriser l'accessibilité des jeunes à l'information et, de cette manière, leur autonomie et leur responsabilité en leur fournissant un maximum d'informations nécessaires à la construction de leurs projets personnels et professionnels. Au plein coeur de l'été, le CAP s'offre un petit festin, discute graphisme et bruitages : ça sent la fin du parcours d'écriture!

#### Le Théâtre la Balsamine - Schaerbeek

www.balsamine.be

Théâtre d'art contemporain, la Balsa, c'est un espace qui foisonne de créativité et d'ouverture, avec ses créations théâtre et danse, ses rendez-vous performatifs intitulés les « bootstraps », les nombreuses rencontres publiques tels les « aftershows », sans oublier ses tablées accueillantes, aussi, qui font qu'on s'y sent comme chez soi.

A la lisière de l'automne, le CAP concrétise la présentation de sa compilation par une répétition. C'est l'heure des derniers préparatifs pour la sortie du 3ème parcours d'écriture du CAP!

## Le Coudenberg - Bruxelles-Ville

www.coudenberg.com

Depuis le Moyen Âge, une résidence princière domine la ville de Bruxelles sur la colline du Coudenberg. Cet ensemble architectural, qui se développe à partir du 12e siècle, est l'un des plus beaux palais d'Europe et une des résidences principales de Charles Quint. Ce prestigieux bâtiment est fortement endommagé lors d'un incendie survenu en février 1731. Quarante ans plus tard, les ruines du palais sont rasées et nivelées pour faire place au quartier de la place Royale. Les vestiges de cet édifice composent le site archéologique du Coudenberg. Les travaux de connexion entre le site et l'hôtel Bellevue, réalisés en 2000, permettent désormais au visiteur individuel ou en groupe d'accéder au site et de visiter les vestiges : la rue Isabelle et les bâtiments principaux de l'ancien palais de Bruxelles qui servent de fondations au quartier royal actuel, ainsi que l'hôtel d'Hoogstraeten où sont exposées les plus belles découvertes archéologiques effectuées lors des différentes campagnes de fouilles menées sur le site du Coudenberg. A deux pas d'un parc aux feuilles rougeoyantes, le CAP tourne ses pages dans la rue Isabelle, en présence du public attentif du musée et de la Fureur de lire. Les feuilles glissent à l'abri des intempéries, le CAP se réjouit de l'accueil chaleureux qui lui est réservé. Il tournera bientôt la page sur un nouveau parcours d'écriture!























## Remerciements

Le Collectif des Allumés de la Plume et ScriptaLinea remercient

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions, ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif des Allumés de la Plume ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. En 2014, le CAP a ainsi investi la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale, la bibliothèque du Phare, la Haute Ecole Galilée, l'espace Lumen, la bibliothèque d'Ixelles, le Toit, le WIELS, Bruxelles-J, le Théâtre de la Balsamine et, pour la présentation de sa compilation, le Coudenberg. Merci pour leur confiance et leurs encouragements.

Merci aussi à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation et, en particulier, à Massimo Bortolini, qui a partagé un bout du chemin.

L'aisbl ScriptaLinea adresse ses vifs remerciements à Didier van Pottelsberghe pour ses talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée dans les sous-sols du Coudenberg, le 12 octobre 2014, dans le cadre de la Fureur de Lire et avec la collaboration de la bibliothèque royale de Belgique.





# Avec le soutien de la Fureur de Lire et de la Fédération Wallonie-Bruxelles





Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par les membres du Collectif des Allumés de la Plume.

La couverture est réalisée par Amaya Mansito (illustration et mise en page).

Le présent exemplaire ne peut être vendu. Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2014/13.013/2



- page 82 - - page 83 -

# Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

